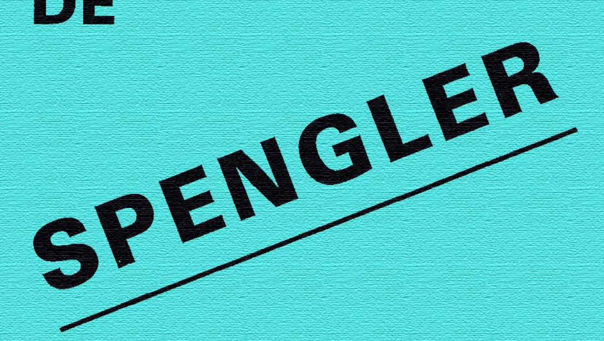
ROGER HERVÉ

ACTUALITÉ

DE



ÉDITION DU C.E.F.

ROGER HERVÉ

Actualité de la pensée d'OSWALD SPENGLER

Préface de FRANCIS AGRY

★ PARIS - 1983 ★

Edition du « Cercle d'Etudes Fédéralistes »

Avertissement

—

L'auteur, **Roger HERVÉ,** né au Havre en 1904, est un universitaire chevronné. D'une famille de fonctionnaires des finances, d'origine mi-bretonne mi-flamande, il fit ses études à l'Université de Rennes jusqu'à l'agrégation d'histoire et de géographie (1926). Puis il bénéficia d'une bourse d'enseignement supérieur (la Fondation Thiers), qui lui permit, à Paris, d'approfondir ses connaissances en matière d'ethnologie, d'histoire des religions, de préhistoire. Mais il dut se séparer de ses maîtres dans l'avant-guerre, en 1935, lors de la création du « Musée de l'Homme », où il venait justement de saisir toute l'importance et les répercussions lointaines de la spéculation historique d'Oswald Spengler.

Il reprit donc ses fonctions d'enseignement dans les lycées et a terminé sa carrière, après 1945, à la Bibliothèque Nationale, comme conservateur au Département des Cartes et Plans. Il a en préparation, depuis cette époque, un gros essai sur *« L'histoire et les théories cycliques »,* en deux volumes, qui sera publié un jour aux éditions Copernic, et dont les chapitres suivants sont parmi les plus caractéristiques.

F. A.

Le CERCLE D'ÉTUDES FÉDÉRALISTES laisse à ses membres la plus entière liberté d'appréciation et d'option en matière politique.

Les opinions exprimées en cette matière dans les publications ou réunions du Cercle n'engagent que leurs auteurs.

« TOUT CE QUI EST FÉDÉRALISTE EST NÔTRE ».

Tout fédéraliste, quelles que soient par ailleurs ses convictions, y est bienvenu, sans qu'il ait à sacrifier quoi que ce soit de ses idées.



Préface

Depuis la fin de la dernière guerre mondiale, dont l'issue reste encore douteuse puisqu'aucun traité (dit de Paix) n'existe, établissant un accord entre les anciens belligérants, le monde connaît des conflits continus en Afrique et au Moyen-Orient. Quant aux Amériques, la partie méridionale commence à secouer sérieusement la dominatrice de la partie Nord du continent ; en ce domaine, le courant émancipateur des Sud-Américains ne fera que s'amplifier.

Sans être d'un pessimisme maladif, on doit reconnaître l'évolution inquiétante et le sérieux affaiblissement de ce qui se dénommait la « civilisation occidentale ». Les conflits internes de la vieille Europe ont profondément modifié les rapports du monde blanc avec les autres parties du globe. La démographie démontre que les anciens pays « colonisés » n'endiguent que difficilement, à cause des « merveilles » de la médecine moderne, une prolifération de naissances nuisible à leur propre équilibre. Mais, vers 2030 et après, qu'en sera-t-il au juste ? La modernisation industrielle, encore timide, devrait tendre à les détacher, de plus en plus, de leurs anciens fournisseurs. Comment notre monde dit « occidental » survivra-t-il à cette modification des rapports économiques ?

En cette fin d'un siècle raté, même sans nouveaux conflits armés, la diminution de l'influence du vieux continent semble inévitable. L'égoïsme des occupants durant les périodes de domination coloniale a laissé, dans tous les pays d'ancienne civilisation, selon nous, un profond sentiment de mépris pour une certaine manière de vivre, importée d'abord d'Europe, puis, sous une forme plutôt économique, des U.S.A. Il faut bien reconnaître que la présence des « civilisateurs », notamment aux Indes, a permis le pillage méthodique des territoires occupés ; sans oublier la mobilisation des « colonisés » afin de participer aux luttes fratricides de notre vieux continent.

*Maintenant, les jeux sont faits, et les anciens dominateurs doivent reconnaître qu'ils ont lamentablement échoué. L'***Europe** *n'est plus le guide mondial qu'elle était encore au début de ce siècle ; ses traditions et son histoire marquent un arrêt, souligné par son partage désastreux, à Yalta, en 1945.*

Pour les citoyens sans imagination des peuples de la partie Ouest de l'Europe, ce jugement, tendant à démontrer la fin du rayonnement occidental comme un fait naturel, semble peut-être scandaleux... Cependant, des penseurs remarquables pressentaient, dès avant 1914 et les premières convulsions de notre Europe, ce coup d'arrêt fatal.

Le plus important de ces prophètes fut un Allemand, **Oswald Spengler,** *auteur d'une «somme» inégalée, véritable analyse spectrale du monde occidental dans ses rapports avec les autres civilisations. Ce travail s'étend sur les dix-neuf siècles de notre ère chrétienne et même auparavant. Beaucoup de philosophes et de réformateurs ont subi l'influence de ce penseur génial, mais, par chauvinisme ou par incompréhension, on a sciemment étouffé ses pertinents avertissements. Depuis la publication de son livre* «Le déclin de l'Occident», *peu après la première guerre mondiale (1918-1922), tous les humanistes et bien des sociologues ont songé, avec inquiétude, à la possibilité de survie de notre monde occidental.*

A la même date, un publiciste français, **Georges Sorel,** *faisait des constatations analogues: il annonçait la future impasse économique et montrait la déchéance sociale et morale des classes dominantes capitalistes. Il ne faisait aucune confiance à la «Bourgeoisie» afin d'améliorer le sort du monde des travailleurs. Ce polytechnicien, ingénieur des Ponts-et-Chaussées jusqu'en 1892, consacra la fin de sa vie à l'étude: son* «Introduction à l'économie moderne» *date de 1903; il mourut en 1922. L'après-guerre 1919, il faut bien l'admettre, contenait tous les germes de futurs conflits, par l'incohérent Traité de Versailles. L'époque industrielle enfantait, disait-il, avec sa production forcenée, une «déshumanisation» du travail et un mépris simultané, surtout en France, pour les travaux manuels. Un spécialiste dans ce genre d'études, notre ami regretté* **Georges Friedmann,** *mort en 1977, moraliste et fidèle observateur du monde du travail, démontrait dans tous ses ouvrages — tels* «Où va le travail humain ?», *puis* «Le travail en miettes» *— combien la position de l'ouvrier tendait à s'identifier à une machine sans âme et sans idées. Le modernisme a créé une classe de* **robots,** *sans métier ni spécialité, masse flottante d'humains sans but, exploitable à volonté. Les réflexions philosophiques qu'il a laissées sur l'avenir de notre «civilisation mécanicienne» valent les spéculations de Spengler.*

Dans une discipline purement spirituelle, le mystique **René Guénon,** *dès avant sa conversion à la religion musulmane, nous avertissait de l'agonie irrémédiable de notre civilisation. L'un de ses ouvrages explique par son titre même:* «Le règne de la quantité», *notre marche aveugle vers le gouffre.*

Spengler, dans un chapitre dit : « Image mentale et sentiment vital », *constate en effet : « La qualité a fait place à la quantité, la profondeur à la largeur ». Tous ceux qui réfléchissent sérieusement à l'avenir du monde blanc constatent la descente continue des sociétés modernes vers un fossé d'où l'évasion sera impossible : les jalousies nationales vont unifier, semble-t-il, les Européens dans la médiocrité et l'appauvrissement irrémédiables. Incapable de s'accorder politiquement et économiquement, l'Europe est mûre, désormais, pour une colonisation à partir du dehors.*

Pour l'historien ou le futurologue, sans illusions sur cet avenir, il ne reste comme conclusion qu'à déterminer quel sera le colonisateur de ce continent déconcertant. Venant de l'Ouest, les conquérants n'auront pas, matériellement, un gros effort à fournir pour s'emparer du secteur économico-industriel. Mais la diversité celto-latino-germanique ne sera pas un terrain de tout repos pour ceux qui auraient la prétention de gérer l'Europe. Si nous voulons envisager une gestion à partir de l'Est, nous découvrons une hostilité générale des peuples encore « libres » envers le régime dictatorial moscovite et son fabuleux cortège de slogans mensongers. Sa classe profiteuse est devenue une oligarchie aussi nuisible que le clan impérial du futile Nicolas II. Pourrait-il y avoir une organisation viable de l'Europe sous une direction stalinienne ? A notre avis, à moins d'une occupation de style hongrois ou polonais, cette perspective est irréalisable.

Bien sûr, si nous étudions le remarquable texte ci-joint de notre collaborateur sur la « culture Touranienne », nous songeons à la possibilité d'une explosion dominatrice de ce monde, encore indéterminé au sens géographique du terme, mais réel. Cette éclosion, vers 2080 ou plus tard, réservera des surprises à ce qui restera de l'Occident.

A l'aube de notre entrée dans le troisième millénaire, nous restons donc très pessimistes. Cependant, les petits prophètes de la « futurologie » commettent de telles erreurs d'appréciation qu'il peut y avoir une issue moins néfaste que celles envisagées jusqu'à présent. Le microcosme européen actuel parviendra sans doute à se fondre en une communauté agissante, lorsque, las des pressions économiques et idéologiques de ses gigantesques voisins, il regardera enfin **en lui-même,** *cessant de rêver perpétuellement à ce que font les autres.*

Francis AGRY

Fondateur du Cercle d'Etudes Fédéralistes.

GÉNÉALOGIE DE LA PENSÉE HISTORIQUE MODERNE

	Théologie et sc. phys.	Philosophie de la vie et biologie	Logique méthodologie historiques	Histoire universelle et sociologie	Histoire de l'art et ethnologie	Politique et sc. morales
1700	NEWTON	LEIBNITZ	MABILLON	BOSSUET VICO	LAFITAU	LOCKE
1750	LINNÉ	ROUSSEAU	HUME HERDER	MONTESQUIEU VOLTAIRE	WINCKELMANN	DIDEROT
1800	KANT LAMARCK	GŒTHE SCHOPENHAUER	HEGEL	SAVIGNY RANKE	RITTER	CONDORCET COMTE
1850	DARWIN	DOSTOÏEVSKI DILTHEY BERGSON	COURNOT NIETZSCHE	GOBINEAU DANILEVSKI TÖNNIES		MARX SPENCER
1900	DEVRIES EINSTEIN		RICKERT SPENGLER	LAMPRECHT	RATZEL FROBENIUS	SOREL
1950	T. DE CHARDIN	KLAGES N. HARTMANN	CROCE	SOROKIN TOYNBEE	FREY	
Thèses essent. de Spengler		Idée du destin	Nature et Histoire	Le cycle de la culture	L'âme de la culture	

ÉVOLUTION — THÉORIE — MORPHOLOGIE — PROGRÈS

DE L'HISTOIRE

Oswald Spengler

Le 8 mai 1936, mourait à Munich l'un des hommes qui ont le plus fait, dans la crise profonde de la défaite allemande, pour maintenir intact le moral de son pays et rendre possible un redressement : celui que nous voyons se développer sous nos yeux. Cet homme est en outre un cerveau de premier ordre, un de ces savants gigantesques — comme il en apparaît quelques-uns au cours de l'histoire de l'Europe, depuis Roger Bacon jusqu'à Vinci, Descartes, Newton... — sorte de Titan spirituel, sur les découvertes duquel repose, **avouée ou non,** une grande partie de l'orientation de la pensée contemporaine.

Ce philosophe — puisque les travaux historiques d'Oswald Spengler sont en quelque sorte « enveloppés » dans une philosophie — a été cependant assez peu remarqué en France, dans la période qui a suivi immédiatement la première guerre mondiale (1). En Allemagne, son *Déclin de l'Occident (Untergang des Abendlandes)* a connu un succès sans précédent pour un ouvrage aussi sévère, puisqu'il dépasse aujourd'hui le 110e mille — succès d'actualité, mais également succès de profondeur. Le livre venait « à son heure », au moment où la défaite semblait contredire les aspirations de la grande majorité des Allemands et les livrer au désespoir ; il leur **démontrait,** par l'alliance d'une immense érudition et d'une pensée rigoureuse, l'inanité de la philosophie du progrès généralement admise et les voies qu'ils devaient adopter désormais, s'ils voulaient se relever.

Aujourd'hui, les idées de Spengler ont disparu au second plan, dépassées qu'elles sont par la poussée plus apparente des sentiments de race, des mystiques de l'ordre, voire même de la pure apologie de la force. Elles n'en subsistent pas moins dans le domaine intellectuel — face à l'expansion véritablement angoissante du raisonnement matérialiste dans la masse des peuples blancs — comme l'expression profonde et authentique de tous les jeunes mouvements révolutionnaires, de ceux qui ne veulent pas subir la « mécanisation » envahissante, et qui ne la subiront pas.

Il serait temps qu'en France, et particulièrement en Bretagne, cet ensemble de découvertes de l'ordre psychologique soit pris à sa juste valeur, que l'âme celtique soit mise désormais, et maintenue irrémédiablement, en face d'un système qui lui est si intimement apparenté et qui, convenablement appliqué, peut faire jaillir son renouveau.

Oswald Spengler est né en 1880, dans la petite ville de Blankenburg-

en-Harz. De confession luthérienne, comme un grand nombre de ses compatriotes, il fit des études littéraires et scientifiques très complètes aux grandes Universités de Halle, Munich, Berlin, et il fut reçu docteur en philosophie en 1904 avec une thèse sur l'ancien penseur grec Héraclite d'Ephèse.

Il nous raconte lui-même, dans l'*Introduction* de son grand ouvrage (paragr. 16), comment il fut amené, dans les années qui précédèrent la guerre de 1914, à concevoir toute l'étendue de son système de l'histoire (2).

Les approches d'un grand conflit européen ne lui ont pas échappé; cette marche fatale des événements l'inquiète : « ... En 1911, étudiant certains événements politiques du temps présent, et les conséquences qu'on en pouvait tirer pour l'avenir, je m'étais proposé de rassembler quelques éléments tirés d'un horizon plus large ».

En historien, il tente de comprendre sans parti-pris, de s'expliquer les tendances actuelles à l'aide de son expérience des faits anciens : « ... Au cours de ce travail, d'abord restreint, la conviction s'était faite en moi que, pour comprendre réellement notre époque, il fallait une documentation beaucoup plus vaste... Je vis clairement qu'un problème politique ne pouvait pas se comprendre par la politique même et que des éléments essentiels, qui y jouent un rôle très profond, ne se manifestent souvent d'une manière concrète que dans le domaine de l'art, souvent même uniquement dans la forme des idées... Ainsi, le thème primitif prit des proportions considérables. »

L'histoire de l'Europe lui apparaît dès lors sous un jour tout nouveau : « ... Je compris qu'un fragment d'histoire ne pouvait être réellement éclairci avant que le mystère de l'histoire universelle en général ne fût lui-même tiré au clair... ; ... Je vis le présent (la guerre mondiale imminente) sous un jour tout différent. Ce n'était plus une figure exceptionnelle, qui n'a lieu qu'une fois..., mais le type d'un tournant de l'histoire qui avait depuis des siècles sa place prédéterminée. »

Un système s'est fait en son esprit, qui ne lui laisse plus de doutes sur la marche générale de l'histoire — et point seulement celle de notre civilisation européenne : « ... Plus de doute... : l'identité d'abord bizarre, puis évidente, entre la perspective de la peinture à l'huile, l'imprimerie, le système de crédit, les armes à feu, la musique contrepointique et, d'autre part, la statue nue, la polis, la monnaie grecque d'argent, en tant qu'expressions diverses d'un seul et même principe psychique. » Chaque civilisation suit un cours qui lui est propre, avec une rigueur entière et véritablement impressionnante.

Du même coup, il a saisi le sens profond de l'inquiétude de l'homme moderne et il en ressent comme une assurance, délivré qu'il est de ses manifestations multiples et contradictoires : « ... Une foule de questions et de réponses très passionnées, paraissant aujourd'hui dans des milliers de livres et de brochures, mais éparpillées, isolées, ne dépassant pas l'horizon d'une spécialité, et qui par conséquent enthousiasment, oppressent, embrouillent, mais sans libérer, marquent cette grande crise... Citons la décadence de l'art, le doute croissant sur la valeur de la science; les problèmes ardus nés de la victoire de la ville mondiale sur la campagne : dénatalité, exode rural, rang social du prolétariat en fluctuation; la crise du matérialisme, du socialisme, du parlementarisme, l'attitude de l'individu envers l'Etat; le problème de la propriété et celui du mariage, qui en dépend; ... Chacun y avait deviné quelque chose, personne n'a trouvé, de son point de vue étroit, la solution unique générale qui planait dans l'air depuis Nietzsche... »

« ... La solution se présenta nettement à mes yeux, en traits gigantesques, avec une entière nécessité intérieure, reposant sur un principe unique qui restait à trouver, qui m'avait hanté et passionné depuis ma jeunesse et qui m'affligeait, parce que j'en sentais l'existence sans pouvoir l'embrasser. C'est ainsi que naquit, d'une occasion quelque peu fortuite, ce livre... Le thème restreint est donc une analyse du déclin de la culture européenne d'Occident, répandue aujourd'hui sur toute la surface du globe. »

Tout l'essentiel de la théorie spenglérienne de l'histoire est exposé en trois tableaux synoptiques, au début du premier tome de son *« Déclin de l'Occident »* (3) : on y suit une comparaison systématique du développement, sur 1.000 années environ, des deux civilisations gréco-romaine (Antiquité) et européenne (Occident), du triple point de vue de la pensée abstraite, de l'art et des formes du gouvernement. Il en ressort la notion de l'**âge des civilisations :** une phase de jeunesse, notre Gothique (Moyen-Age), à laquelle succède la maturité, notre Baroque (Epoque Moderne), puis la vieillesse au milieu de laquelle nous vivons (Epoque Contemporaine). C'est la même succession des formes doriennes, puis ioniennes, puis « romaines » dans le monde méditerranéen depuis les temps homériques jusqu'à l'avènement d'Auguste. Des parallèles avec ce que nous savons des philosophies hindoues, de l'art égyptien ou des révolutions de l'ancienne Chine confirment cette impression du « cyclisme » de l'histoire humaine.

Le corps même de l'ouvrage n'est qu'une longue et savante justification de ce qui vient d'être avancé : justification **métaphysique,** en un premier tome, de divers problèmes logiques soulevés par un pareil système ; en particulier celui de la continuité de la notion de Nombre à travers les diverses civilisations ; d'autre part, la définition de l'idée historique du Destin face à la Causalité scientifique... Un second tome renferme la justification **érudite** de plusieurs des assertions historiques du système : en particulier, l'existence d'une civilisation « arabe » durant le premier millénaire de notre ère, qui est en effet l'époque de floraison des grandes religions universelles de souche « sémitique » (chirstianisme, manichéisme, islam, judaïsme talmudique) (4). Spengler ne distingue pas moins de huit grandes civilisations qui se sont succédées en divers points du globe jusqu'à nos jours : civilisations égyptienne, mésopotamienne, chinoise, hindoue, gréco-romaine, orientale-arabe, mexicaine et occidentale-européenne, celle que nous vivons encore. Il tend à réserver le nom de « culture » à la période première de ces civilisations, pleine encore de sève et d'invention, pour laisser plus spécialement le nom de « civilisation » à leur phase de dissolution, quand disparaît, dans l'impuissance, tout ce que des ancêtres vigoureux ont créé.

Il ne convient pas de surestimer l'originalité du système : pareil sentiment du cycle, de la fatalité, se retrouve à travers toute la spéculation germanique, voire même européenne, depuis la foi calviniste en la prédestination jusqu'au mythe nietzschéen du « retour éternel ». Et l'ancienne littérature des Celtes d'Irlande n'est-elle pas l'expression la plus absolue de ce sens du destin, héroïquement accepté ? C'est Spengler lui-même qui nous avertit de ce qu'il doit à Nietzsche, dont il a seulement, dit-il, « changé les échappées en aperçus ». De façon plus générale, cette pensée d'historien se rattache à tout le mouvement de spéculation sur le temps, sur la durée, aux diverses « philosophies de la vie » fort en honneur depuis le début du siècle et dont H. Bergson serait,en France, le plus illustre représentant (*« L'évolution créatrice »*). W. Dilthey, en Allemagne, s'était engagé dans des voies similaires dès 1883, par sa curieuse *« Introduction aux sciences morales ».* Nombreux ont été les historiens, les ethnologues allemands qui, dans le même temps, se sont efforcés de rechercher les lois de l'histoire universelle d'accord avec les résultats les plus poussés des sciences d'érudition : notons le grand explorateur africain Leo Frobenius, auteur d'un ouvrage fort remarqué (5). A Spengler était réservé, semble-t-il, de les trouver et de les **exprimer,** pour la première fois, avec une netteté irréfutable (6).

Là réside la nouveauté absolue de l'œuvre, comme sa valeur immense dans le domaine de la pensée non moins que de la oratique. Avant lui, bien des penseurs, depuis Montesquieu, Herder... jusqu'à Hegel et Auguste Comte plus près de nous, s'étaient bien hasardés à esquisser une « philosophie de l'histoire », très littéraire encore. Karl Marx s'était approché le plus près d'une rigueur scientifique, dans son *« Capital »,* lorsqu'il avait bâti toute une interprétation de l'histoire moderne sur la **loi** du « matérialisme historique ». Heinrich Rickert, voici quelques années, avait, d'autre part, parfaitement défini en logique les conditions et les limites de toute interprétation de l'Histoire. De là au système d'idées absolument clos et, de plus, parfaitement concret, tangible, **expérimentable,** que forme l'intuition spenglérienne, il y a un monde ! C'est une forme nouvelle de pensée, un instrument nouveau que Spengler met entre les mains des peuples blancs, une **exploration dans le domaine du temps :** non pas une quelconque magie, il s'agit de possibilités psychologiques **nouvelles** que dégage aussitôt en nous la conscience de la fin pressante de la civilisation que nous subissons, en particulier celle d'envisager de sang-froid les rapports des diverses nations et races de la planète... La possession de l'histoire entière est mise au service de notre avenir.

Il ne faut voir là rien d'autre que la réplique, à trois siècles de distance, à l'exploration tentée dans les **espaces** sidéraux par les premiers astronomes munis d'instruments à longue portée. « Une découverte copernicienne sur le terrain de l'Histoire », a-t-on pu dire (voir le § 6 de l'*Introduction*). Spengler doit ce sens aigu de la relativité des événements à l'intérêt qu'il porte aux civilisations exotiques, non classiques, si souvent négligées par les historiens. Pour lui, une création en vaut une autre : l'architecture de l'ancienne Egypte n'est pas inférieure en subtilité à notre calcul infinitésimal, la vieille morale de Conficius pas moins positive que toute la sophistique rationnelle des socratiques... Il ne craint pas de mettre en parallèle, pour leur rôle moral, le bouddhisme primitif, le stoïcisme antique et notre socialisme contemporain, ni de distinguer soigneusement, dans notre système juridique, l'apport de la « jurisprudence » antique, celui des « codes » impériaux romano-byzantins et le « droit coutumier » de type anglo-normand. Le coup d'œil est devenu sans parti-pris, mais combien plus pénétrant !

Ce n'est pas aujourd'hui encore que sera saisie dans son ampleur la répercussion révolutionnaire de pareilles nouveautés dans le monde des idées, ou — pour parler métaphysique — la possibilité d'ériger désormais

en un système **viable** le monde intuitif des poètes, « l'univers-histoire », en face de « l'univers-nature », du règne de la science, si exclusivement tyrannique encore à l'heure actuelle (l'opposition est esquissée au chapitre 2 du tome I). Mais, au simple contact de ces doctrines, des sentiments confus se réveillent en nous, un monde mystique tend à reparaître, qui dut exister dans la foi du Moyen-Age et que l'éducation classique de la Renaissance avait peu à peu enfoui. Car enfin, est-ce bien le livre qui a bouleversé le monde d'après-guerre ? Ou n'est-il pas seulement le premier éclat, la première et insolite traduction littéraire de cette résurrection de l'âme du vieux Nord « gothique », voire même païen, qui tend à se faire jour avec la violence d'un élément ? (7).

Le tome I du *« Déclin de l'Occident »* parut en 1918 et Spengler en dédiait alors la préface aux armées allemandes, espérant que le livre ne serait pas « tout à fait indigne des sacrifices militaires... ». Après l'écroulement, parmi « la misère et le dégoût de ce temps », l'édition de l'ouvrage tout entier (1922) apparut d'abord comme un **instrument de combat.**

Et une comparaison s'impose ici avec 1806 : comme à cette époque de l'histoire allemande, au milieu de la débâcle et du désarroi des autorités, les intellectuels et les professeurs d'Université restèrent seuls à leur poste de combat, hormis la Reichswehr, dont l'action secrète de redressement s'apparente de près, d'ailleurs, à l'œuvre de Scharnhorst ! Coup sur coup, de 1919 à 1926, développant dans un esprit pratique et immédiat ses perspectives historiques, Spengler donnait une série de brochures d'actualité, réunies par la suite dans le volume de ses *Ecrits politiques* (8). Il y a là, en moins romantique et avec l'assurance d'une expérience mûrie, comme un nouveau *« Discours à la nation allemande »* (9).

L'époque est dure, les causes de déclin analysées précédemment commencent à produire des effets alarmants, et non seulement en Allemagne : exemple, la révolution bolchevique. Il est temps que les générations nouvelles soient élevées en rapport avec les vues nouvelles sur le destin de leur nation, c'est-à-dire en soldats, comme furent élevés les Romains en face des Grecs devenus jouisseurs et lettrés.

« Je ne suis pas de cet avis... ; nous avons à compter avec les faits durs et sévères d'une vie tardive, qui n'a pas son pendant dans Athènes de Périclès, mais dans Rome des Césars. Pour l'Européen occidental, il ne sera plus question d'une grande peinture ou d'une grande musique. Ses

possibilités architectoniques sont épuisées depuis cent ans. Il ne lui reste plus que des possibilités extensives. Mais alors, je ne vois pas quel inconvénient il y aurait à informer à temps une génération, active et gonflée d'espérances sans borne, qu'une partie de ses espérances la mènerait à un échec certain. Quand bien même ses espérances lui seraient très chères, celui qui est digne de quelque chose finira par triompher... Je considère donc ma doctrine comme une grâce pour les générations futures, car elle leur montre ce qui est possible, et donc nécessaire, et ce qui n'appartient pas aux possibilités du temps. Jusqu'ici, l'on a gaspillé sur de fausses voies une somme inouïe d'esprit et de force... Si, sous l'impression de ce livre, les hommes de la génération nouvelle se tournent vers la technique au lieu de la poésie lyrique, vers la marine au lieu de la peinture, vers la politique au lieu de la philosophie, ils auront accompli mon désir... » (10).

Ces pages nous mettent dans l'orientation essentielle de la politique spenglérienne, telle qu'on la trouve développée dans ses essais *« Prussianisme et Socialisme » (Preussentum und Sozialismus)* (1919), *« Devoirs politiques de la jeunesse allemande » (Politische Pflichten der Deutschen Jugend)* (1924), *« Reconstruction de l'Empire allemand » (Neubau des Deutschen Reiches)* (1924) : premièrement, faire des hommes, former des caractères trempés qui soient capables d'envisager et de surmonter les difficultés inouïes que l'Histoire annonce. Comme la République, un jour, n'eut plus besoin de savants, l'Allemagne n'a plus besoin de ses poètes, qui pourtant firent son charme et sa célébrité. Car, devant le danger de décomposition qui la menace, et avec elle tous les peuples blancs, l'Allemagne doit montrer l'exemple, serrer les rangs et se raidir dans une attitude militaire, sa seule sauvegarde !

Voilà une brève analyse de conseils beaucoup plus nuancés non moins que solidement établis, et qui vont jusqu'à envisager d'utiliser la solidarité ouvrière, le « socialisme », pour renforcer la discipline prussienne défaillante ! Ne trouve-t-on pas dans ces écrits, quinze ans à l'avance, comme une prévision de l'œuvre entière d'éducation à laquelle s'adonne aujourd'hui le Troisième Reich et qui commença d'être appliquée dès avant, dans l'armée, dans l'industrie ? On ne peut dire qu'elle soit issue entière du cerveau de Spengler : d'autres penseurs, d'autres réformateurs ont travaillé dans le silence à forger la masse idéologique de la nouvelle Allemagne, un Moeller van den Bruck, par exemple, dont le livre *Le III[e] Reich* a donné sa formule au N.S.D.A.P., sans omettre les « racistes », dont Spengler n'était pas (11). Mais il est certain que, durant cette période

de la République de Weimar, notre philosophe, désormais célèbre, se dépensa en conférences, eut des contacts avec de nombreuses personnalités dirigeantes et, s'il n'adhéra jamais à aucun des partis nationalistes, il mit toute son autorité au service de leurs idées.

On retrouvera sa pensée politique, plus nette encore, sinon plus durement exprimée, dans un dernier ouvrage, paru en juillet 1933 : *« Les années décisives » (Jahre der Entscheidung).* Nouveau livre « occasionnel », nouveau succès de librairie, qui dépasse aujourd'hui le 160e mille. Pour Spengler, l'Allemagne est « en danger » *(in Gefahr),* elle n'a pas cessé de l'être, même après l'avènement du gouvernement national-socialiste, cependant désiré par lui de toutes ses forces. Et tout le livre — qui attend un deuxième tome — est bâti en forme de conseils d'un « ancien » à ses jeunes héritiers, de l'inexpérience desquels il se méfie. Spengler craint de n'avoir pas été compris dans le fond de sa pensée d'historien, de ne l'avoir été que superficiellement, et il le dit à plusieurs reprises : « Voilà ce que j'ai dit et ce que j'ai écrit, non pour l'instant présent, mais pour l'avenir. Je vois plus nettement que d'autres parce que je pense de façon indépendante, libre des partis, des tendances et des intérêts... » (préface des *« Ecrits politiques »*). Toute la préface de l'édition française sera à lire pour bien comprendre la rigueur de son sens politique, nourri des enseignements des anciennes classes dirigeantes (12). Livre passionnant, non moins par la violence calculée de la forme que par la vue pénétrante, prophétique, et « sans rémission », de l'évolution des vingt ou cinquante années à venir (13).

On ne peut songer, dans cet article, à donner même un aperçu de l'ouvrage. Les jugements émis sur la France sont particulièrement impitoyables et caricaturaux, sur les hommes politiques allemands aussi. Qu'il nous soit permis de noter ici que Spengler se fonde sur les postulats dégagés au cours de ses précédents essais : distinction de deux types psychologiques de l'homme du Nord, l'un tourné vers le commerce, de sens pratique, d'esprit démocrate, « anglais » de préférence et qui a dominé jusqu'ici, l'autre que l'on peut appeler « continental », « prussien », qui est plus rustique, d'âme essentiellement militaire et chevaleresque. Autre postulat : la Russie ne doit pas être considérée comme faisant partie de l'Europe, elle est même probablement l'amorce d'une nouvelle grande civilisation à venir, non européenne celle-ci, qui s'étendra sur les plaines du nord de l'Eurasie ; malgré les apparences ultra-modernes, rien de ce qui s'y élabore ne doit être jugé avec nos habitudes d'esprit occidentales ; songez plutôt à Dostoïevsky (14). La crise économique enfin : l'étude des causes de la catastrophe de l'économie libérale, comme aussi de la révolution

prolétarienne, forme le corps principal de l'ouvrage et elle est menée sans le désir de plaire spécialement aux idées reçues sur « le rôle de l'ouvrier dans la société moderne » !

Nous retiendrons pour nous les conclusions : « L'Allemagne est le foyer du monde, non seulement à cause de sa situation géographique..., mais encore parce que les Allemands sont assez jeunes pour se sentir profondément touchés par les problèmes du devenir mondial, pour les formuler et les trancher ; tandis que les autres peuples sont devenus trop vieux et trop raides pour leur opposer autre chose qu'une vague résistance... ». Mais comment cette nation, en perpétuel chaos, sera-t-elle à même de « devenir l'éducatrice du monde blanc » ? Sans doute une riposte s'est-elle dessinée déjà pour surmonter la révolution grandissante ; elle a nom le **fascisme :** celui-ci est tout entier la création personnelle d'un homme, Mussolini, le seul grand chef politique de l'Europe actuelle (15).

Mais il faut voir plus à fond et plus loin. Les faits de l'Histoire marchent vite. Et il ne faut point se laisser prendre aux apparences, aux mœurs et habitudes démocratiques qui survivent, même à l'intérieur du fascisme. « Voilà pourquoi ce seront les armées et non les partis qui constitueront la forme du pouvoir à l'avenir, armées d'un dévouement sans bornes, telles que Napoléon n'en avait plus depuis Wagram... ». Seul compte, en définitive, et comptera de plus en plus, l'esprit guerrier, le dévouement inébranlable à un chef reconnu et suivi. Suit une définitive reprise et plutôt heurtée de l' « esprit prussien », considéré comme « abnégation par décision libre ; c'est la soumission d'un Moi fort à un grand devoir ou à une grande mission ; c'est un acte de la maîtrise de soi... ». « L'esprit prussien est un esprit très aristocratique, dirigé contre toute sorte de majorité et contre le règne de la plèbe, et surtout contre les qualités grégaires... : parler peu, travailler beaucoup, être plus que paraître ».

Il faut aux peuples blancs « une éducation que j'appelle **prussienne...,** une éducation qui réveille la force endormie par un exemple vivant, non pas une école, ni le savoir, ni l'instruction, mais une discipline morale qui fasse remonter à la surface ce qui existe encore, qui le fortifie et le mène à un épanouissement nouveau. Nous ne pouvons nous permettre d'être fatigués... ». Et quoi donc fait en définitive le fond de cet esprit prussien, en lequel Spengler ne voit d'ailleurs pas le privilège exclusif du peuple allemand ? Ce fond, c'est l'individualisme, la solitude grandiose des âmes fortes devant le monde. « Il existe un sentiment nordique du monde, plein de joie justement à propos de l'amertume de la destinée humaine ». « La race celto-germanique est la race la plus volontaire que le

monde ait jamais connue. Mais ce "je veux" — **je** veux — qui remplit l'âme faustienne jusqu'aux bords, a éveillé la conscience de la solitude complète du Moi dans l'espace infini. Volonté et solitude sont, au fond, une seule et même chose... ». L'âme des grands féodaux de jadis n'est pas morte, et elle peut être ranimée. « L'homme politique du Nord en a conçu un immense **dépit envers la réalité.** "Tu as confiance en ton épée plus qu'en Thor", lit-on dans une saga islandaise. Si quelque chose dans le monde peut s'appeler individualisme, c'est bien ce dépit d'un seul contre le monde entier, cette conscience de sa propre volonté inflexible, la joie des décisions ultimes et l'amour du destin, même à l'instant où l'on est brisé par lui. Et prussienne est la soumission par volonté libre... ». Pour terminer, l'appel classique de l'Allemagne à la victoire militaire : « Le césarisme de l'avenir ne persuadera point, il vaincra par les armes... ».

On saisit toute la différence entre cette âme froissée, mais restée conquérante, et notre barbarie proprement celtique. D'ailleurs, le rôle latent des populations de race celtique à travers l'Europe est laissé dans l'ombre, la possibilité du réveil d'un sentiment religieux propre aux peuples du Nord est volontairement négligé, si ce n'est quelques allusions voilées au christianisme, au renoncement à l'idéal batailleur (16).

Ne nous bornons point là. Laissant les écrits politiques de Spengler, il nous faut reprendre l'élaboration de son travail philosophique à partir de l'ouvrage initial. Les critiques n'avaient pas manqué, d'ailleurs, surtout de la part des historiens, et ce n'est pas dans l'unanimité que fut reçue l'hypothèse du « déclin de l'Occident », faute d'avoir été exactement saisie, voire surtout **ressentie,** par des hommes d'une formation purement académique. D'autre part, Spengler, développant sa découverte, fut amené à concevoir le plan d'une grande *« Histoire de l'Homme depuis ses origines »,* qui fut en réalité une gigantesque **histoire de l'âme** humaine, du développement psychologique à partir de l'animalité, en même temps qu'une réplique aux vues plus ou moins matérialistes de ses détracteurs. C'est de cette œuvre en chantier que plusieurs fragments ont été détachés par l'auteur, dans la fièvre d'événements de ces dernières années.

D'abord, un opuscule intitulé : *« L'Homme et la technique, contribution à une philosophie de la vie »,* et paru en 1931 (17). C'est le plan même de l'ouvrage ; l'histoire de l'espèce n'y est plus considérée des hauteurs un peu dédaigneuses de l'éducation humaniste comme histoire du développement intellectuel et moral... ; elle serait plutôt **dégagée** à même les processus inférieurs de la vie, plante, animal... : quelle est la

signification profonde de la technique — outil primitif aussi bien que machine moderne — entre les mains de l'espèce Homme ? Question jamais envisagée sous cet angle, ni surtout dans ses conséquences dernières, quoique la philosophie bergsonnienne l'ait déjà soulevée et traitée en plusieurs de ses aspects, par exemple le problème de l'outil (18).

L'ensemble du livre est bâti sur ce thème. La qualité du style, la précision des formules y rachètent ce qu'il y a d'excessivement bref dans l'exposé. Pour résumer — et quelque peu simplifier — disons que l'ensemble de l'histoire humaine, surtout de l'homme civilisé, forme un **grand cycle :** sur un fond de primates encore carnassiers, les premiers chasseurs du Néanderthal, l'Homme apparaît brusquement au Néolithique, capable d'entreprises et de constructions, et ceci par le fait d'une véritable découverte. C'est **l'invention** du langage, cette liaison auditive dont la nature n'a jamais été élucidée puisqu'elle est inséparable du fait de la vie en société... ; de là le sens religieux qui reste lié à son acquisition, à sa diffusion, le problème de ses origines... C'est le temps des débuts de la monarchie thinite (Egypte) et de Sumer (Chaldée), vers 3000 avant Jésus-Christ. Depuis, le rythme de la grande histoire se précipite : après une sorte de culmen, période harmonieuse de la civilisation « raisonnable » (Antiquité gréco-romaine) et des grandes religions « spiritualistes » (bouddhisme, christianisme, islam), voici surgir une nouvelle culture, combien plus gigantesque mais fragile également. Dépassant la sagesse des rationalistes, c'est une nouvelle espèce d'hommes que l'on voit, dès les cloîtres du Haut Moyen-Age, s'attaquer à l'exploration du monde de la nature dans le but dernier de se l'assujettir... ; ces hommes peuvent être dits des « pirates de l'esprit » *(Wikinger des Geistes)* ! « Penser non pas dans l'intention d'obtenir une simple théorie, une image de ce que l'on ne connaît pas..., mais rendre les secrets du monde extérieur soumis à des buts définis... ». Non plus le simple pillage de la matière anorganique, mais son jugulement intime, dans ses forces, afin de s'en servir. Comme critérium unique : **l'expérience.** « Déjà, Roger Bacon et Albert le Grand ont médité sur les machines à vapeur et les aéronefs. Et beaucoup s'ingéniaient dans leurs cellules de moines autour de l'idée du mouvement perpétuel... » (19).

Spengler affirme que nous vivons actuellement la fin de cette culture. Il aperçoit une série de faits alarmants : l'homme d'Occident est dépassé par son invention propre, la mécanique. Il ne la contrôle plus. Il y a des symptômes très nets d'une mécanisation excessive de l'existence en même temps qu'une fêlure fondamentale dans le gigantesque édifice de la civilisation industrielle. Même la lassitude est venue de la machine, chez ceux

qui seraient, par contre, supérieurement doués. L'espèce sera-t-elle assez puissante pour se créer, ailleurs, une autre forme de vie, une dernière culture ? Spengler n'ose en être sûr.

De toute façon, nous, Occidentaux, devons vivre notre destin tel qu'il est — il est lâche de chercher à ne pas voir, et cela reste d'ailleurs entièrement sans effet —, nous devons le vivre, **héroïquement :** « Nous sommes nés en ce temps et devons courageusement achever le parcours qui nous est destiné. Il n'y en a pas d'autre. Persévérer aux avant-postes, sans espoir de salut, c'est le devoir. Tenir, comme ce soldat romain dont les ossements ont été trouvés devant une porte à Pompéï, lequel mourut parce que, lors de l'éruption du Vésuve, on avait oublié de le relever de sa garde. Cela est la grandeur, cela s'appelle avoir de la race. Cette fin honorable est **l'unique** chose qui ne puisse être enlevée à l'homme » (20).

Et ce n'est point tout. Il n'y a pas lieu de rester sur ces visions d'Apocalypse. Nous sommes en 1934. Dans l'Allemagne, désormais redressée, le philosophe s'est remis à ses travaux historiques. Nous indiquerons ici un long article d'érudition intitulé : *« Tartessos et Alaschia »,* traitant de l'histoire du deuxième millénaire avant notre ère, principalement de la Crète de Minos (21). Il est l'aboutissement d'un essai projeté sur les « Pré-cultures », sur la phase d'origine des grandes civilisations... Comme Bretons, il nous intéresse particulièrement par ce qu'il nous apprend des recherches de Spengler sur la préhistoire de l'Europe.

Fidèle à sa méthode d'histoire psychologique, l'auteur esquisse deux attitudes de vie qu'il estime fondamentales chez les « Barbares hyperboréens » : d'une part, le sentiment qu'il appelle « occidental », qui est celui des constructeurs des mégalithes et qui se caractérise par le **culte des morts.** Les affinités sont indéniables avec l'Egypte pharaonique. Malgré leur âme pacifique, ces gens nous ont légué plusieurs inventions audacieuses, en particulier le navire de haute mer. D'un autre côté, le sentiment « nordique », ou « continental » : c'est celui des peuples nomades des grandes plaines eurasiatiques, monteurs de chars. C'est une morale de guerriers, qui ne connaissent que la mort brutale sur le champ de bataille. Par contre, ils ont développé **l'abstraction,** qui s'exprime déjà dans l'ornementation toute spiralique et géométrique de leur matériel. Ce fond psychologique est très ancien, bien antérieur à toutes les connaissances proprement historiques sur les Celtes et sur les Germains. On remarquera qu'un des sentiments est voisin de celui de l'Eglise catholique, tandis que l'autre serait plus conforme à l'esprit de la Réforme protestante.

Spengler gardait en notes un essai de *« Métaphysique »*. Cependant, le sentiment de son éloignement d'avec les jeunes générations le minait, comme aussi la somme d'efforts dépensée depuis des années. Il est mort solitairement, méconnu par beaucoup, presque oublié par d'autres, à l'âge de conquante-six ans... Fin attristante pour un homme de ce renom, mais très en rapport aussi avec la conduite d'une existence tout entière marquée d'un caractère **tragique.**

Article paru sous le pseudonyme R. GLÉMAREC dans *« Stur »*, revue d'études nationale bretonne. Quimper, 4e année, n° 11, 1er octobre 1937, pp. 15-30.

---

(1) On lira cependant l'excellent ouvrage d'André FAUCONNET : *Un philosophe allemand contemporain : Oswald Spengler, le prophète du « déclin de l'Occident »,* Paris, Alcan, 1925. Il analyse clairement la première série des écrits du philosophe et est fort apprécié jusqu'en Allemagne. De même : E. VERMEIL, *Doctrinaires de la révolution allemande, 1918-1938,* Paris, Sorlot, 1939, livre 1, chap. 2, pages 81-126 : la construction d'Oswald Spengler.

(2) Voir pages 89-95 du tome I de l'édition française.

(3) Traduction française de M. TAZEROUT : *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle,* Paris, Nouvelle revue française, Bibliothèque des idées, 1931-1933, 2 tomes en 5 volumes.

(4) Tome I : *Forme et réalité,* 665 pages. Tome II : *Perspectives de l'histoire universelle.* 771 pages.

(5) *Paideuma* (1921). C'est une démonstration savante de la réalité de l' « âme collective » des civilisations, même actuelles.

(6) On trouvera une critique de la théorie spenglérienne du cycle, critique qui ne dépasse pas des objections très superficielles : du point de vue rationaliste, par H. SÉE : *Science et philosophie de l'Histoire,* Paris, Alcan, 1928, page 172 ; du point de vue catholique, par Ch. DAWSON : *Progrès et religion,* Paris, Plon, 1935, pages 29 et suivantes.

(7) Spengler avoue lui-même le caractère profondément nécessaire de sa doctrine et de son livre : « ... Car il ne s'agit pas ... d'une philosophie possible à côté d'autres..., mais de la philosophie, en quelque sorte naturelle, obscurément pressentie par tous. Cela soit dit sans vantardise. Une pensée d'une nécessité historique..., par conséquent qui ne tombe pas dans une époque, mais qui fait époque, n'est que dans une mesure restreinte la propriété de celui à qui échoit son droit d'auteur. Elle appartient au temps tout entier... » (préface de la première édition).

(8) En allemand, *« Politische Schriften »*; publié à Munich, chez C.H. BECK, 1933.

(9) Le manifeste lancé en 1810 par le philosophe FICHTE, alors professeur à l'Université de Berlin, a grandement contribué à soulever les esprits contre la domination napoléonienne.

(10) Conseil s'appliquant à l'Allemagne; il serait moins juste à propos de la Bretagne, qui n'a **pas encore** donné sa grande floraison, qu'elle soit littéraire-artistique, voire mystique-religieuse.

(11) Sur le mouvement intellectuel qui a soutenu le Troisième Reich, se reporter à l'ouvrage de A. DECLÉENE : *Le règne de la race,* Editions Fernand Sorlot, Paris, 1936, et au compte rendu qui en est donné dans *Stur,* n° 7-8, page 108.

(12) Traduction française de R. HADEKEL : *Années décisives. L'Allemagne et le développement historique du monde,* Paris, au Mercure de France, 1934 (rééd. par A. de Benoist, Paris, Copernic, 1980).

(13) Voir, page 39, le paragraphe *Grandeur de l'époque* : « ... Car nous vivons dans une grandiose époque. Toute la civilisation de l'Occident n'en a jamais connu, ni n'en connaîtra de pareille : c'est celle que le monde antique a connue dans l'intervalle entre Cannes et Actium... La forme du monde sera de nouveau bouleversée de fond en comble, comme jadis au début de l'Empire romain... L'époque est immense, mais les hommes n'en sont que plus petits... ».

(14) Sur le monde russe, voir pages 95-98.

(15) Sur la nature du fascisme, voir pages 249-256.

(16) Voir surtout pages 41-42. On lira à ce sujet mon essai complémentaire : R. GLÉMAREC, *Le mythe celtique enchanté,* dans *Stur,* Quimper, t. V, n° 14, juillet-septembre 1938, pages 19-43 (version allemande : *Vom Keltischen Mythos,* dans *Germanien,* t. XIV, n° 9, septembre 1942, pages 301-312).

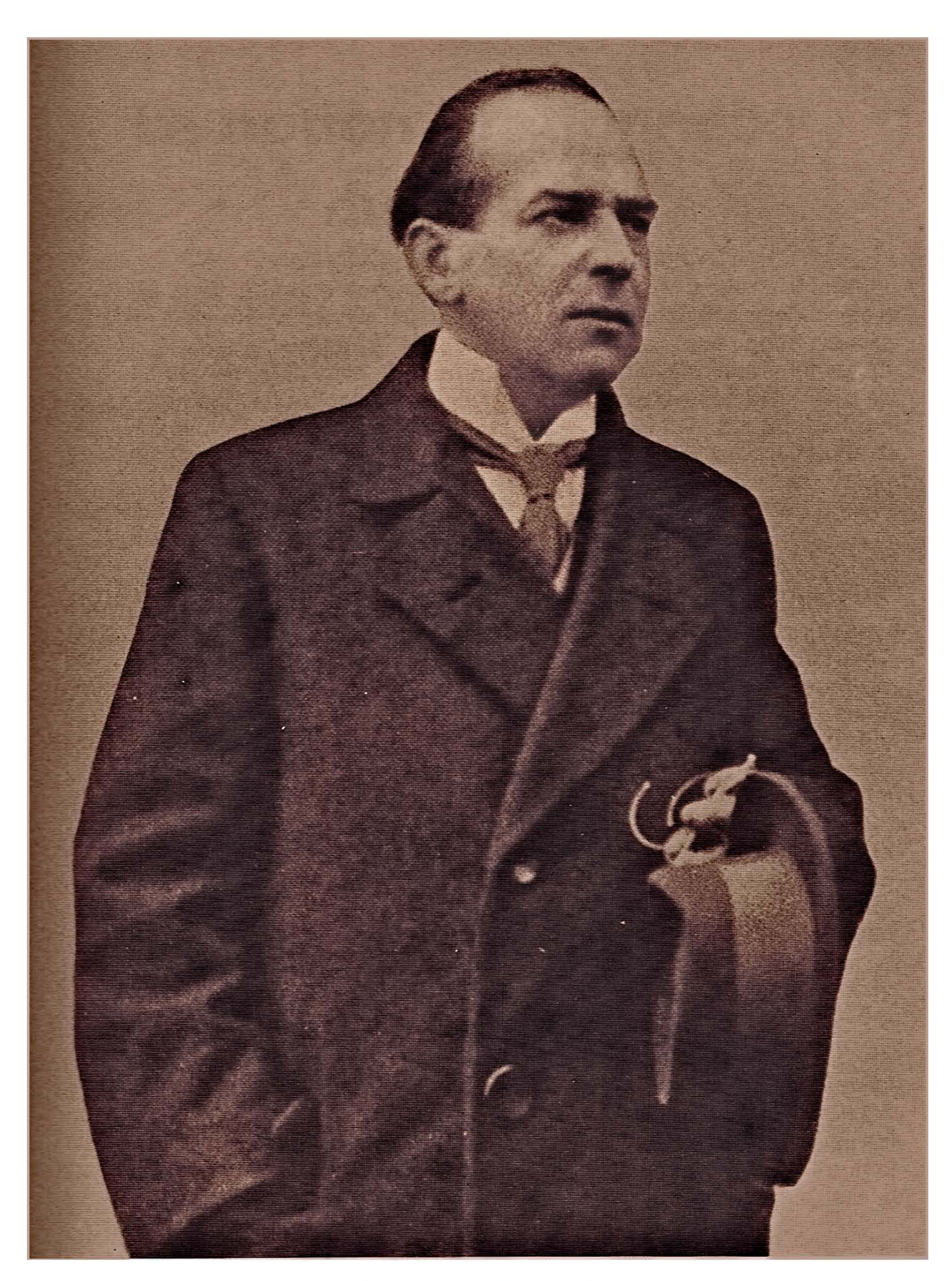
(17) En allemand : publié à Munich, chez C.H. BECK, 1931. Traduction française par A. PETROWSKI, Paris, Gallimard, 1958.

(18) Cf. *Evolution créatrice* (1908)..., opposition de *Homo Faber* et de *Homo Sapiens.*

(19) Voir paragraphe 11, dans le chapitre : « Essor et chute de la culture mécanique ».

(20) Paragraphe final du livre.

(21) Paru en allemand dans le recueil de ses *Discours et articles (Reden und Aufsätze),* Munich, C.H. BECK, 1938, qui renferme aussi le texte de sa dissertation sur Héraclite. Consulter pages 163-166, 179-182, 216-220 (traduction française partielle comme *« Ecrits politiques et philosophiques »* de Spengler, publiée par A. de BENOIST, Paris, Copernic, 1980).



OSWALD SPENGLER

1917

La notion irrationnelle du destin

Une autre affirmation essentielle de Spengler — laquelle, d'ailleurs, s'insère d'elle-même dans la distinction méthodologique des sciences de la nature et des sciences à fondement historique, que nous venons d'esquisser — c'est l'action absolument imprévisible, à travers le temps, de ce qu'il est convenu d'appeler le sort, la fatalité, le destin. « Car ce n'est pas la loi biologique d'un simple devenir vital, mais bien l'aptitude d'une âme à la destinée historique qui est au centre de la notion spenglérienne de la vie. C'est là, dans cette redécouverte du **destin,** que se trouve justement l'un des principaux mérites de l'œuvre de Spengler pour la philosophie de l'histoire » (22).

« Chaque langue supérieure — déclare-t-il — possède un certain nombre de termes qui sont comme enveloppés d'un profond mystère : sort, fatalité, hasard, fortune, vocation. Aucune hypothèse, aucune science ne pourra jamais porter atteinte au sentiment qu'on éprouve à l'examen approfondi du sens et de la mélodie de ces mots. Ce sont des symboles, non des concepts. Ici est le centre de gravité de l'image cosmique que j'ai appelée l'univers-histoire pour la distinguer de l'univers-nature. L'idée de destin requiert l'expérience de la vie, non l'expérience scientifique, la faculté d'intuition, non de combinaison, la profondeur, non l'esprit. Il y a une **logique organique** de tout être, instinctive et sûre comme une vision de rêve et, par opposition, une **logique de l'anorganique,** de l'entendement, de l'entendu. Il y a une logique de la direction qui s'oppose à une logique de l'étendue. Aucun systématique, aucun Aristote ou Kant n'a jamais su rien en tirer. Ils savent parler de jugement, de perception intellectuelle, d'attention, de mémoire, mais ils se taisent sur ce qu'il y a dans les mots espérance, bonheur, désespoir, repentir, sacrifice, obstination... ».

Et, poursuivant sa distinction fondamentale, l'auteur ajoute : « L'idée du destin est révélée par la peur cosmique d'une âme, son désir de lumière et de croissance, d'accomplir et de réaliser sa vication. Elle n'est étrangère à personne, et seul l'homme tardif et déraciné des grandes villes, avec son sens des affaires et la puissance mécanisante de sa pensée sur l'intuition originelle, la perd de vue jusqu'au jour où, à une heure critique, elle se

présente à lui avec une clarté éblouissante qui foudroie toute causalité de la surface de l'univers... » (23).

Car, selon Spengler, l'idée de « destin » *(Schicksalsbegriff),* traduction poétique du mystère même de la vie — individuelle ou collective — s'oppose rigoureusement à la notion de loi, à la « causalité » des sciences exactes *(Kausalgesetz),* laquelle aboutit finalement à une **équation,** c'est-à-dire à un rapport visuel-spatial : « La causalité, dit-il, c'est le rationnel, la loi, l'exprimable, la marque de notre être éveillé intellectuel tout entier. Le destin est le nom d'une certitude intérieure qu'on ne doit pas décrire. On explique la nature du causal par un système de physique ou de philosophie critique, par des nombres, par des analyses de concepts. On n'enseigne l'idée d'un destin que par l'art, par un portrait, une tragédie, la musique... Il n'y a de lois **que** causales... L'histoire réelle, par contre, est lourde de destin, mais sans loi. On peut pressentir l'avenir, et il y a des yeux qui en sondent les mystères profonds, mais on ne peut le calculer. Le tact physionomique, qui permet d'estraire d'un visage une vie entière, de l'image d'une époque la destinée de peuples entiers, sans arbitraire, sans système, est très loin de toute "cause" et de tout "effet"... ».

Et notre philosophe de conclure : « Celui qui, comme Goethe, ne subit que par les sens l'action de l'univers ambiant et **admet** cette impression en entier, celui-là sent le devenu en devenir, ventile le masque figé de la causalité en n'y réfléchissant **plus du tout,** et le temps lui apparaît, non plus comme une énigme, un concept, une forme, une dimension, mais comme une certitude intérieure, le destin même, dont le caractère de direction, **l'irréversibilité,** la vitalité sont le sens de l'aspect cosmique historique. **Destin est à causalité ce que le temps est à l'espace...** » (24).

L'on a épilogué à l'infini, notamment en Allemagne, autour de ces déclarations péremptoires. Nous ne nous laisserons pas entraîner dans de subtils distinguos, qui ne saisissent pas réellement le fond du problème ou, peut-être, ne le veulent pas ! Car, a-t-on pu dire, « ces idées, exposées sous la forme de grands aperçus divinatoires, n'ont pas reçu sans doute une suffisante élaboration qui les mette à l'abri des attaques des philosophes... Malgré l'incertitude de la conception, une stimulation peu remarquée de la critique n'en agit pas moins aujourd'hui encore dans tous les domaines de la métaphysique, et cette impulsion émane de Spengler lui-même. De la liaison de toute culture humaine avec l'antique sensation du devenir et de l'angoisse cosmiques, de l'interprétation des notions intuitives d'espace et de temps jusqu'à la formulation du destin d'une

humanité concrète. Depuis la sagesse inexprimée, montrant comment la nostalgie attire dans les profondeurs du devenir et découvre leur côté inquiétant..., comment la naissance d'une âme nouvelle est toujours liée au savoir de sa propre fin, toute émanation vitale chargée de destin se déployant à la lumière à partir des ombres de l'angoisse mortelle... Ce retour de l'opinion philosophique vers l'existence concrète..., ce tournant de la pensée ne serait pas imaginable sans le choc que, tous, nous avons éprouvé à la lecture de Spengler» (25).

A l'origine de ces affirmations transcendantes, chez Spengler, se trouve certainement le célèbre aphorisme nietzschéen sur l' «abandon à la fatalité — **amor fati** — lequel résume excellemment, en une simple formule, à la fois la compréhension de ce qui doit arriver et la soumission à l'inévitable, la résignation. En d'autres termes, l'intuition du devenir aussi bien que le comportement vis-à-vis des données ainsi circonscrites dans le temps. L'on ne soulignera jamais assez à quel point la pensée du disciple est dépendante ici de celle de son maître (26).

Cependant, si l'on désire savoir de quelle façon la conception tragique de la vie s'est imposée à l'esprit de Nietzsche, il est nécessaire de remonter plus haut et de rechercher, dans un arrière-fond de préoccupations métaphysiques ou religieuses, les mobiles exacts qui ont régi l'inspiration du «plus grand des poètes romantiques allemands» (27).

Là se dresse, à l'aube même du romantisme européen, la figure un peu énigmatique de l'écrivain et pasteur évangélique Johann Gottfried Herder, l'un des initiateurs, vers 1767, du mouvement de révolte «Tempête et assaut» *(Sturm und Drang)* contre la philosophie dominante de l'ère des Lumières. Cet adepte enthousiaste de l'irrationnel, du génie, négateur passionné du Progrès indéfini des philosophes comme aussi de la Providence infaillible des théologiens, n'en a pas moins toujours hésité, dans son explication de l'histoire, entre ma notion à demi-panthéiste de l' «éducation progressive de l'humanité par Dieu» et le simple hasard du développement des cultures originales (28).

Mais c'est à son intérêt pour la culture grecque archaïque, hérité de Schlegel et de Hölderlin, et à ses recherches de philologue sur «la naissance de la tragédie», dans un monde tout imprégné de sentiment religieux, qu'il faut voir chez Nietzsche, avec quelque influence venue de Schopenhauer et de Wagner, la source réelle d'une étonnante floraison de mythes et de symboles, de nature entièrement poétique. Qu'il s'agisse de la figure démonique de Dionysos opposée à Apollon, mais surtout de la prédiction grandiose par Zarathoustra du «retour éternel de toutes

choses », entraînant l'apparition du « surhomme » et l'affirmation salvatrice de la « volonté de puissance », toute la gigantesque « gnose » que constitue au fond la pensée romantique allemande depuis Fichte, Schelling, Hegel, culmine ici en une perspective inégalée, dirigée avant tout contre les « valeurs » du monde moderne (29).

Ce sera le mérite immense de Spengler que de reprendre à pied d'œuvre les thèmes essentiels de la « mythologie nietzschéenne » et d'**incarner** en quelque sorte ces rêveries poétiques dans les termes de la connaissance historique la plus stricte et la plus positive, « changeant, dit-il, des échappées en aperçus » et les rendant efficaces **politiquement.** Ainsi, la « roue du temps » aryano-bouddhique *(rta),* l'éternel retour, devient le « cycle de la culture » — l'originalité de la Grèce antique, l' « individualité » de ce monde collectif par rapport au nôtre mène à la notion secrète et musicale de l' « âme de la culture » — l'opposition de la « morale des maîtres » et de celle des esclaves se résoud simplement dans l'antithèse connue de l'homme d'action, doué pour la décision, et du théoricien, perdu dans la contemplation des « vérités éternelles » ! (30).

Mais, au centre de la spéculation spenglérienne demeure invariablement l'idée antique et même germanique du sort, de la fatalité, du destin, supérieur aux dieux et aux hommes — gr. *tuchè, anankè,* lat. *fatum,* sanscr. *karma,* vx. norrois, *hlot, orlog, urdr* (31). L'on trouvera ici « un nouveau regard sur l'histoire universelle, une philosophie du destin, d'ailleurs la première de son genre », déclare-t-il expressément en tête de son grand ouvrage (32).

Nous pourrions glaner, au cours du premier volume, d'autres variations sur ce thème inépuisable — notamment sur le rapport de la jeunesse avec le sentiment de la destinée : « Or, l'esprit de nos grandes villes ne veut **pas** procéder ainsi. Entouré d'une technique mécanique qu'il a lui-même créée en arrachant à la nature son secret le plus dangereux, la loi, il veut conquérir aussi l'histoire en technicien, dans la théorie et dans la pratique. **Opportunité** était le grand mot par lequel il se l'assimila... Mais, dans ces projets de vieillard, le sentiment du destin était mort en même temps que le courage et l'audace juvéniles qui se précipitent, pleins d'avenir et de générosité, au-devant d'une décision obscure. Car la jeunesse seule a un avenir, est un avenir... **Le destin est toujours jeune.** Celui qui le remplace par une chaîne de causes et d'effets voit aussi, pour ainsi dire, quelque chose de vieux et de passé, même dans le non-encore réalisé. La **direction** y manque. Mais l'homme surabondant de vis qui va au-devant des événements n'a besoin de rien savoir de leur but et de leur

utilité. Il se sent lui-même comme étant le sens des événements. Telle fut la foi en leur étoile qui n'a pas quitté César ni Napoléon, qui ne quitte pas les grands hommes actifs d'une autre espèce et qui est très profondément ancrée, malgré toute la mélancolie des jeunes années, dans chaque enfance, dans chaque jeune génération, chaque jeune peuple, chaque jeune culture et, par-delà l'histoire entière, chez tous les actifs et contemplatifs qui restent jeunes en dépit de leurs cheveux blancs, plus jeunes que toute tendance, si précoce soit-elle, à l'opportunité, atemporelle» (33).

Une telle intuition a toujours guidé les grands hommes d'Etat: «Napoléon, aux moments critiques, avait un vigoureux sentiment de la logique profonde du devenir cosmique. Il devinait alors dans quelle mesure il était lui-même un destin et dans quelle mesure il en avait un. "Je me sens — disait-il au début de la campagne de Russie — dirigé vers un but que j'ignore. Dès que je l'aurai atteint, dès que je ne serai plus nécessaire, il suffira d'un atome pour me briser. Mais, jusqu'à ce moment-là, toutes les forces des hommes ne pourront rien contre moi"» (34).

On conviendra, avec un commentateur, qu'il faut certainement «reconnaître en Spengler l'héritier direct des théoriciens romantiques du **génie,** des partisans de l' "individualité incomparable" et du caractère "inégalable" de la création artistique... Nous devons toujours davantage nous persuader, poursuit ce critique, que ce n'est pas la limpidité raisonnable de l'idéologie ni l'aspect rationnel de "lois événementielles" qui peuvent nous inciter à comprendre l'histoire, ... mais bien la sombre fatalité qui entoure les rapports de notre volonté avec la résistance du monde extérieur... Ainsi, conclut-il, grâce à Spengler, s'ouvre devant nous une vaste perspective, quoique incomplète, sur le problème général de la fatalité en histoire» (35).

Disons enfin que le philosophe avait plus ou moins conscience d'être lui-même l'achèvement logique de la longue lignée de «poètes et penseurs» *(Dichter und Denker)* dont s'enorgueillit l'Allemagne moderne; car, interrogé un jour sur ce point, il répliqua, non sans malice: «Oui, mais je suis sans doute le dernier. Après moi, il ne viendra plus personne» (36).

---

(22) ROTHACKER (E.): *Geschichtsphilosophie,* in: Baümler u. Schröter, Handbuch der Philosophie. Munich, t. IV-F, 1934, page 34.

(23) SPENGLER (O.): *Le déclin de l'Occident,* trad. fr. Tazerout. Paris, t. I, 1931, pages 190-192 passim (chap. II-2, par. 9: *Idée de destin et principe de causalité*).

(24) Id., ibid.

(25) KAUFMANN (F.) : *Geschichtsphilosophie der Gegenwart.* Berlin, 1931, chap. 3, pages 74-77 passim.

(26) LICHTENBERGER (H.) : *La philosophie de Nietzsche.* Paris, 1923, page 87. De même : R.H. GRÜTZMACHER : *Spengler und Nietzsche* (Preussische Jahrbücher. Berlin, t. 224, 1931, pages 29-52) ; ID. : *Spengler und Nietzsche, Abhängigkeit und Gegensätze* (Geist der Zeit. Berlin, t. 21, 1943, pages 277-287) ; RADULESCU-MOTRU (C.) : *Zeit und Schicksal.* Leipzig, 1943, pages 136-143.

(27) « Nietzsche nous offre la plus pure carrière romantique que nous ait léguée le XIXe siècle » (O. SPENGLER, *Nietzsche und sein Jahrhundert,* in : Reden und Aufsätze. Munich, 1938, page 117). (Cf. trad. fr. Paris, éd. Copernic, 1980, page 88).

(28) ADAM (R.) : *Wesen und Grenzen organischer Geschichtsauffassung bei J.G. Herder* (Historische Zeitschrift. Berlin, t. 155, 1936, pages 22-50) ; KLEMANN (E.) : *Die Entwicklung des Schicksalsbegriffs in der deutschen Klassik und Romantik.* Diss. Heidelberg. Würzburg, 1936, pages 3-8 et 158-165 ; ROUCHÉ (M.) : *La philosophie de l'histoire de Herder.* Paris, 1940, conclusion générale pages 523-599, surtout pages 571-574. On joindra les thèses de : E. ROGGATZ : *Herders Geschichtsphilosophie im Vergleich mit den Hauptgedanken Spenglers.* Greifswald, 1921, et de E. PAULUS : *Johann-Gottfried Herder und Oswald Spengler, Studie zum Decadence-Problem in der neueren Literatur.* Erlangen, 1951.

(29) On se guidera, parmi l'abondante littérature consacrée à Nietzsche, grâce aux utiles essais de K. LÖWITH : *Nietzsches Philosophie der ewigen Wiederkunft des Gleiches.* Berlin, 1935, et *Von Hegel zu Nietzsche, der revolutionäre Bruch im Denken des neunzehnten Jahrhunderts, Marx und Kierkegaard.* Zurich-Vienne, 1949. De même : P. CHASSARD : *Nietzsche, finalisme et histoire.* Paris, éd. Copernic, 1977.

(30) SPENGLER : *Nietzsche und sein Jahrhundert,* ut supra, pages 111-112, 118-121, passim (trad. fr., pages 83, 89-92).

(31) Voir les études de W. GEHL : *Der germanische Schicksalsglaube.* Berlin, 1939, pages 13, 19-38 et 240 ; S.G.F. BRANDON : *Man and his destiny in the great religions, an historical and comparative study.* Manchester, 1962, conclusions pages 373-385 ; G.W. WEBER : *Wyrd, Studien zum Schicksalsbegriff der altenglischen und altnordischen Literatur.* Berlin-Zurich, 1969, conclusions pages 155-158.

(32) *Déclin de l'Occident,* trad. fr. ut supra, t. I, page 16 : préface de l'édition définitive de 1922. On prendra connaissance aussi des points de vue assez différents de : G. ROUPNEL : *Histoire et destin.* Paris, 1943, pages 353-354 et 397-398, et de J. GUITTON : *Histoire et destinée.* Paris, 1970, pages 171-211.

(33) *Déclin de l'Occident,* t. I, pages 242-243.

(34) Id., page 230.

(35) ROTHACKER : *Geschichtsphilosophie,* op. cit. supra, pages 33-35 passim. Voir aussi l'importante étude de E. GAUHE : *Spengler und die Romantik.* Berlin, 1937, conclusion pages 115-120. On gagnera à consulter, sur le même sujet, les aperçus suggestifs de Ph. LERSCH : *Lebensphilosophie der Gegenwart.* Berlin, 1932, chap. 3, pages 36-47, sur Spengler ; et de H. URS VON BALTHASAR : *Apokalypse der deutschen Seele, Studien zu einer Lehre von letzten Haltungen.* Salzburg-Leipzig, 1937-1939, 3 vol. Voir notamment le t. I, consacré à l'idéalisme allemand, et le t. II, consacré à Nietzsche.

(36) *Oswald Spengler zum Gedenken,* bearb. v. P. REUSCH u. R. KORHERR. Munich, 1937, page 111 : entretien avec le professeur Arnold Oskar Meyer.

L'accomplissement des temps

Quoi qu'il en soit, résumons ici en leurs propres termes les thèses essentielles et l'argumentation du philosophe allemand, éparses dans son essai *« L'homme et la technique »,* à mon avis **capital,** mais trop peu remarqué jusqu'à présent (37).

L'histoire universelle, déclare Spengler, revêt de nos jours un tout autre aspect qu'au siècle dernier, et diffère même profondément, dans sa réalité, de ce que certains voudraient encore s'imaginer (38). Elle était alors dominée par le vocable retentissant du « progrès » *(Fortschritt)* — véritable mot-clé de l'époque bourgeoise — sorte de marche en avant et sans fin de l' « humanité » vers un but inavoué, purement utopique. Or, l'on sait aujourd'hui de source sûre que, comparée à celle des espèces animales et végétales à la surface du globe, pour ne rien dire du monde sidéral, l'histoire de l'espèce humaine est remarquablement brève : une lente maturation, suivie d'un brusque essor, puis de l'inévitable déclin qui menace tout ce qui est vivant. En somme, quelque chose d'assez insignifiant *(belanglos),* quant à la durée, en regard de l'immensité des temps géologiques, voire astronomiques ! Mais, du fait que nous sommes tous « partie prenante » dans l'histoire, c'est-à-dire que son déroulement — cette politique des temps passés prolongée dans l'avenir — nous touche **directement,** il résulte qu'une telle perspective revêt à nos yeux une extrême importance. Même si nous ne pouvons risquer à son sujet qu'un pronostic prudent, car il est difficile d'être à la fois « juge et partie ».

La technique, déclare Spengler, doit être considérée, au fond, comme la « tactique de la vie » *(Taktik des Lebens),* la forme intime du comportement de l'animal, doué de mouvement, dans sa lutte contre la nature ambiante. La guerre, en effet, la politique, l'économie, avec leurs techniques particulières, ne sont que des aspects *(Seiten)* de la **vie,** une, active, animée, combattante. La technique des animaux est une « technique de l'espèce » *(Gattungs-technik),* ayant tenté, comme celle de l'homme, la plupart des possibilités offertes par la nature, quoique selon un génie impersonnel, immuable — ce que l'on appelle l' « instinct » *(Trieb),* lequel n'a pas une nette préoccupation de l'avenir.

La forme la plus élevée de la vie, disposant de la plus grande liberté de mouvements et dominant de haut la foule des végétaux immobiles comme aussi des animaux herbivores, d'esprit grégaire, régis par l'odorat, c'est l'animal féroce *(Raubtier)* — au moins dans ses variétés supérieures, rapaces et félins. Car il nous est difficile d'imaginer vraiment ce que peut être le comportement psychique de tant d'espèces inférieures, vivant chacune dans un « univers » *(Umwelt)* issu d'un tact particulier (39). L'animal féroce procède par l'attaque directe, à l'intérieur d'un champ visuel précis — c'est là l'origine de l' « image spatiale », née de l'action convergente des deux yeux. L' « âme » de ce rapace s'approfondit en un monde intérieur, accusé par l'existence solitaire.

Pour Spengler, l'homme très ancien n'est qu'un rapace, à la ruse particulièrement intelligente, que son comportement initial — station droite, port de la tête, usage de la main — a pourvu d'une arme très efficace : l'outil *(Werkzeug)*. Celui-ci l'a libéré de la contrainte de l'espèce et de son immédiateté corporelle, grâce à une technique personnelle, apprise, perfectible *(eine erfinderische Technik)*. C'est le « penser de la main » *(Denken der Hand)*, support et directeur de l'outil, pratique, nettement distinct de la vision « théorique » et contemplative des autres rapaces *(Denken des Auges)*. Cette conduite astucieuse a permis au premier homme des « actes » véritablement créateurs — telle l' « invention » du feu — à l'aide d'instruments construits de façon entièrement « artificielle » *(Künstlich)*. Là, au cœur de l'**artisanat** encore malhabile de l'âge de la pierre, se situe la racine profonde de l'art *(Kunst)*, dans toute l'acception du terme. Aussi, dès cette époque que l'on peut dénommer l' « âge du poing armé » *(das Zeitalter der bewaffneten Hand)*, voit-on notre chasseur, en vrai rebelle *(Empörer)* — farouche, insociable, ennemi de tout et de tous, mais conscient de sa force — tenter de s'assurer la domination de l'univers. Et, par là-même, se trouvent réunis tous les éléments d'une destinée tragique de notre espèce *(die Tragödie des Menschen)* (40).

Un second stade du développement technique est atteint chez l'homme, assure Spengler, par l'acquisition du « langage articulé » *(Wortsprache)*. Celui-ci procéderait avant tout du dialogue, échange de phrases de caractère pratique en vue d'un acte déterminé. De cette « conversation » se seraient dégagés peu à peu les **mots,** comme expression vocale d'une idée, c'est-à-dire d'une classification utilitaire de la réalité. Le langage articulé serait donc lié à l'origine, de par sa structure grammaticale, à l'entreprise collective *(das Unternehmen zu mehreren)*, c'est-à-dire à l'action menée en groupes « organisés », avec sa hiérarchie

entièrement artificielle de chefs et de subordonnés — la tête et les bras — bref à la constitution du « corps social » lui-même.

C'est là sans doute franchir un peu vite plusieurs étapes à la fois, et l'on ne peut nier un certain « flottement » de la pensée du philosophe en face du difficile problème de l'origine du langage et de la société. L'on pourrait faire appel à d'autres textes, longtemps inédits (41), où est envisagée, sous l'influence de Leo Frobenius, une phase intermédiaire dite de la « divination » *(Schauen und Ahnen)*, ayant des moyens d'expression purement symboliques — dessins, masques, danses, incantations — peu compatibles, semble-t-il, avec les fondements « incorporants » ou « agglutinants » du langage parlé. Mais il est évident aussi que, dans notre cas précis de l'histoire de la technique, Spengler a en vue une période plus récente, celle du grand bouleversement culturel de l'époque « néolithique », au 5e millénaire avant Jésus-Christ. Alors apparaissent en effet ces réalisations grandioses que furent l'architecture de style « mégalithique » *(Gedanken des Bauens)*, la navigation en haute-mer *(Schiffahrt)*, l'élevage et l'agriculture *(Gedanken des Zeugens)*, liées à un mode de vie de plus en plus sédentaire à l'intérieur de maisons groupées en villages *(Dorfkultur)*.

D'autre part, le peuple *(Populus, Volk)*, comme entité strictement organisée, armée, commandée — vrai « rapace synthétique » — succède à ce moment aux groupements purement « organiques », presque biologiques, qu'étaient les simples bandes raciales, voire les tribus et les clans « totémiques » des âges antérieurs. Or, tout ce changement n'a pu s'accomplir que par l' « usage courant » du langage *(das fliessende Sprechen)*, que Spengler fixe justement à cette date — se référant certainement à l'emploi de nos « langues à flexion » de type classique, avec leur riche articulation syntaxique et grammaticale !

Mais, en même temps, par son échange verbal de pensées, véritable « acte spirituel », le langage usuel a contribué de façon décisive à isoler la spéculation abstraite, le calcul raisonné, l'intellection, en les libérant de toutes les contraintes issues de la pratique manuelle. Or, ce surgissement de la pensée pure, de l' « esprit » *(Geist)*, qui se manifeste alors à travers les « explications » confuses *(Sprechen-Denken)* des mythologies, des cosmogonies et autres « fables » de la période proto-historique, toute cette « spiritualisation » grandissante s'opère en réalité **aux dépens** d'aptitudes plus anciennes et plus profondes, ressortissant au domaine de l'âme, et elle va jusqu'à limiter la liberté quasi-animale, l'indétermination féconde des origines. **Incipit tragoedia !** Déjà esclave de la société, « autodomestiqué », l'homme devient le prisonnier de sa propre réflexion. Le

divorce ne cessera désormais de s'accroître entre l'intellect ravageur et tout ce qui touche au monde de la vie simple et naturelle (42).

Suit le déroulement imposant, à partir de 3000 environ avant Jésus-Christ, des « hautes civilisations » de l'histoire *(Hochkulturen)*, dont le cours fatidique a été si bien mis en lumière dans l'ouvrage classique d'Oswald Spengler — à quelques retouches près (43). Cet âge est marqué d'un fait nouveau : l'apparition de la ville, théâtre d'une vie devenue entièrement « artificielle » *(Künstlich, gegennatürlich)* et, dans le cas de la grande ville, sorte de monstre architectural où se déploie, comme une excroissance de luxe, une société brillante, chaque fois au sein d'un « paysage » déterminé *(Landschaft)*, d'une haute valeur symbolique. Les noms prestigieux de Babylone, de Memphis, Suse, Persépolis, ceux d'Alexandrie, de Rome, Byzance, Bagdâd — pour ne rien dire de Tch'ang-ngan, Pâtalipoutra, Mexico — sont là pour rappeler que des empires, jadis puissants, ont cessé d'exister, et pour faire savoir à nos contemporains le sort qui guette maintenant, après l'exemple de Berlin, les agglomérations, apparemment illimitées, de Londres, de Paris, New-York, Tokyo, etc. L'avenir de la « civilisation urbaine » *(Stadtkultur)* se resserre sur une perspective nettement dramatique, qu'évoquent ces noms illustres, chargés du mystère de l'histoire (44).

C'est que, aux confins mêmes des terres habitées, de l'**Œcoumène,** vers le Nord, un troisième degré du développement technique a été atteint, vers 1780, par l'invention de la machine — en l'espèce, par la mise au point, due à James Watt, des automatismes de la machine à vapeur — qui réalisait, à un point encore inégalé, l'enjeu initial de l'espèce humaine, la lutte contre la nature. Là en effet, dans les parages septentrionaux de la haute-culture « faustienne » — la nôtre — c'est une nouvelle espèce d'hommes que l'on voit, dès les cloîtres du haut Moyen-Age, s'attaquer audacieusement à l'exploration de l'univers physique et de ses forces insoupçonnées, aux seules fins de se l'assujettir. Ces hommes peuvent être dits des « pirates de l'esprit » *(Wikinger des Geistes)*. Penser non pas comme les savants de type ancien, dans l'intention d'obtenir une simple « théorie », une image de ce que l'on ne connaît pas, mais rendre les secrets du monde extérieur soumis à des buts définis. Non plus le simple pillage de la matière anorganique, comme jusqu'alors, mais son jugulement intime, dans ses forces, afin de s'en servir *(Sie sollte nicht mehr in ihren Stoffen geplündert, sondern in ihren Kräften selbst ins Joch gespannt werden)*.

La pensée spéculative des rationalistes, des mathématiciens de tout

ordre est mise au service de fins purement utilitaires. Elle est désormais subordonnée, en tant qu' « hypothèse de travail », à un critère unique : l'expérience *(das Experiment)*. L'abstraction et l'artifice croissent sans cesse, la notion de « proie » de l'ancêtre-chasseur est pensée dans ses dernières conséquences : un petit monde autonome *(eine Kleine selbstgeschaffene Welt)* est inventé et édifié au service de l'homme, c'est celui du **mécanisme « automobile »** — l'arme la plus rusée qui ait été imaginée contre la nature *(die listigste aller Waffen gegen die Natur die überhaupt möglich ist)*. Il poursuit d'ailleurs des buts souvent inaccessibles... « Déjà Roger Bacon et Albert le Grand ont médité sur les machines à vapeur, les navires à moteur et les aéronefs, et beaucoup s'ingéniaient dans leurs cellules de moines autour de l'idée du mouvement perpétuel ».

Sans doute d'autres groupes sociaux, d'autres civilisations avaient-elles déjà pratiqué l'usage des machines : ainsi les engins de siège perfectionnés de l'Antiquité classique et orientale (art de la **polyorcétique**) ; l'utilisation, par des « moulins », de la force aérienne (Iran) ou hydraulique (Europe) ; les perfectionnements de l'attelage hippique par le « collier de traction » carolingien — sans oublier la vogue des « automates », mûs par de simples ressorts d'horlogerie, à l'époque de Vaucanson (XVIIIe siècle). Mais jamais une telle précision technique, un tel degré d' « automation » n'avaient été atteints que par la mécanique moderne, ressentie d'ailleurs, dès son origine, comme une invention **diabolique.** De fait, elle va mener l'homme d'Occident directement à sa perte, par son exagération même (45).

Spengler laisse volontiers entendre, au cours de son exposé (§ 12), que le niveau a déjà été atteint sinon même dépassé — vers 1930 — au-delà duquel l' « Univers mécanisé » *(die Maschinenkultur)* ne peut fatalement que décroître et s'abîmer lui-même. Fortement impressionné par la crise économique, déclenchée par le krach du 24 octobre 1929 à la Bourse de New-York, notre penseur pessimiste y voit l'annonce d'une série d'événements beaucoup plus graves, à tournure nettement « catastrophique » *(die keine Krise ist, sondern der Beginn einer Katastrophe)*.

Il lui semble d'ailleurs nécessaire de remonter plus haut afin de bien saisir les causes essentielles du détraquement, de la fêlure fondamentale atteignant le gigantesque édifice de la « société industrielle » — celle-là même que Karl Marx avait sommairement qualifiée de **capitaliste,** au seul aspect et d'après l'unique exemple de la florissante économie britannique de l'ère victorienne ! Exploitation désordonnée des ressources naturelles *(Mechanisierung der Welt)*, ébranlement des bases millénaires de la discipline collective par l'incompréhension et la révolte des masses artisanales

déracinées *(Meüterei der Händen)*, satiété spirituelle vis-à-vis des inventions et diminution des tempéraments créateurs *(Abnahme der Führernaturen)*, trahison du secret technique au profit des humanités non « faustiennes » *(Verlust des Monopols der Technik)*, voilà autant de signes inquiétants du déséquilibre, voire même de l' « effondrement » qui menace toute une civilisation, uniquement axée sur la productivité industrielle *(das Symptom des beginnenden Zusammenbruchs)* (46).

C'est alors qu'emporté par son intuition, mais pleinement conscient aussi du « schisme » divisant l'âme occidentale, partagée entre un intellectualisme grandissant et la défense de sa propre tradition raciale, le grand visionnaire nietzschéen prophétise sans équivoque possible la fin prochaine du monde technique européo-américain *(die westeuropaïsch-amerikanische Technik wird früher zu Ende sein)*. Tel l'apprenti-sorcier de la fable, l'inventeur se trouve maintenant dépassé par sa propre création, il ne la maîtrise plus et elle le met à son tour en esclavage. « Le forfait et la chute de l'homme faustien dépassent tout ce que les poètes, d'Eschyle à Shakespeare, ont pu imaginer dans l'ordre du tragique... Comme jadis le microcosme humain s'est révolté contre la nature, sa mère, de même le microcosme mécanique s'insurge aujourd'hui contre l'homme du Nord... Le vainqueur désarçonné est entraîné jusque dans la mort par son attelage en furie ».

L'on peut sourire de pareilles prédictions, et l'on n'a pas manqué de le faire — notamment dans les pays de langue anglaise (47). Il faut avouer cependant que, cinquante ans à l'avance, elles rendent un son étrangement actuel, sinon même « contemporain » ! Tout se passe comme si la brisure idéologique des années 1933-36 et le second conflit armé qui en est résulté avaient seulement **dissimulé** les conséquences de la grande crise économique mondiale de 1930. Les événements politiques inattendus dont l'Europe fut alors le théâtre ont eu en définitive un effet de **retard** sur le déroulement normal de la conjoncture industrielle. L'économie des Etats-Unis en particulier — dès lors le principal atout de l'Occident — assez chancelante à l'époque du « New Deal » rooseveltien (vers 1934-37), a connu un « boom » remarquable par sa transformation en économie de guerre, en 1940-41, la puissance militaire américaine devant faire face désormais sur deux fronts à la fois. Ce qui s'est passé depuis lors, dans le domaine politique, y compris l'effondrement de la « vieille Europe », en 1945, n'a fait que **masquer,** des années durant, les graves symptômes de déséquilibre entrevus, dès 1930, par l'œil exercé du « physionomiste » de l'histoire et exposés plus haut.

Aujourd'hui, en l'an de grâce 1979, nous nous trouvons à nouveau devant **les mêmes** phénomènes de « récession » industrielle et de pénible « reconversion », d'instabilité monétaire et d'inflation larvée qu'en 1930. Ce qui agit en sens inverse de la phase d' « expansion », entièrement artificielle, qui a suivi l'absorption à peine déguisée de ce qui restait de l'économie occidentale dans celle de la puissance victorieuse des Etats-Unis d'Amérique. Sans doute en est-il résulté, durant quelques décades, une certaine « euphorie » — mais les faits sont là, qui parlent d'eux-mêmes : la crise essentielle de l'univers mécanisé, vieux déjà de deux siècles, se développe sous nos yeux, avec la même absence de solution équitable qui avait été diagnostiquée par Spengler. « Car en Occident, déclare-t-il, la lutte de l'homme contre la nature, qui se confond avec sa destinée historique, a été menée pratiquement jusqu'à la dernière extrémité » *(Hier aber ist der Kampf zwischen der Natur und dem Mensch... praktisch zu Ende geführt worden)* (48).

L'on nous entretient volontiers aujourd'hui de « conquêtes spatiales », de réalisations de l' « âge atomique », voire des miracles de la « seconde révolution industrielle », de l' « automation », de la « cybernétique », de l' « informatique », de la « télématique », etc. — d'ailleurs sans le moindre humour vis-à-vis de la **criminelle** légèreté que dénote l'emploi d'un tel vocabulaire ! Ou, pour reprendre les paroles du maître, cette fièvre d'inventions purement utilitaires qui s'est emparée de certaines puissances, après 1945, le nouveau développement de recherches physico-chimiques de tout ordre, destinées à édifier, coûte que coûte, un monde entièrement **abstrait,** issu du cerveau des seuls mathématiciens, tout cela aboutit, de nos jours, à des conséquences proprement désastreuses *(Und die Folgen sind ungeheuerlich).* Loin du misérable univers « à échelle humaine » où nous subsistons, en compagnie du reste des espèces vivantes sur cette Terre, il ne peut s'agir, bien sûr, que de l'exploration des domaines apparemment illimités de l'infiniment grand et de l'infiniment petit ! Les résultats en sont curieux, certes, mais combien peu intelligibles et décevants : fuite aberrante des nébuleuses spirales, agitation impossible à déceler excatement des « particules élémentaires », etc. En tous les cas, leur connaissance — quels qu'ils soient — demeure parfaitement **superflue** pour l'amélioration du sort de tels ou tels bipèdes à la surface de la planète...

On peut se demander quelle aurait été l'attitude du philosophe en face du véritable déchaînement de l'esprit pratique qui caractérise les modernes, devant cette édification systématique d'un « monde à l'envers »

qui peut paraître à certains comme la note dominante de l'époque contemporaine (49). Car la prédiction de Spengler demeure en quelque sorte incomplète, formulée seulement dans les grandes lignes, elliptique — donc pleine d'énigmes. Une intuition sans doute, mais aucunement une explication ni une justification raisonnée. Cependant, l'avertissement reste net : « Le danger est devenu si grand, pour chaque individu, pour chaque classe sociale, pour chaque peuple, qu'il est misérable de chercher à s'illusionner. L'époque ne se laissera pas amadouer : il n'y a pas de sage retour en arrière possible, aucune prudente renonciation. Seuls des rêveurs peuvent croire à une solution viable. En pareil cas, l'optimisme est de la lâcheté » *(Die Gefahr ist so gross geworden... Optimismus ist Feigheit).* Suit la conclusion qui a rendu célèbre le livre *« L'homme et la technique »,* dans le style si particulier à son auteur — à la fois résignée et héroïque.

Il est vraisemblable que notre prophète a eu, dès cette date, l'intuition globale, **foudroyante,** de l' « impasse » où s'engageait, d'un cœur léger, l'humanité occidentale et où nous nous trouvons présentement — ce que l'on pourrait appeler, pour faire image, le **cul-de-sac idéologique et biologique** de la soi-disant ère atomique, littéralement l' « âge de la désintégration » ! Tout cela faute d'une vue d'ensemble suffisamment compréhensive et étayée historiquement du phénomène de la Vie sur la planète Terre, dans sa signification la plus profonde.

Car il en est, semble-t-il, des civilisations, anciennes et actuelles, comme des espèces, animales ou végétales, de la paléontologie : elles sont le fruit d'une poussée **aveugle,** qui peut s'arrêter subitement, sans autre cause apparente que son épuisement intérieur. Tels les invertébrés, Trilobites, Goniatites, Gigantostracés, vers la fin des temps primaires, les reptiles géants ou Dinosauriens à la fin du Secondaire, voire peut-être les mammifères depuis la fin du Tertiaire — dont nous ne sommes, après tout, zoologiquement parlant, qu'une ramification un peu spéciale, ayant survécu aux glaciations quaternaires... Le pullulement même d'une espèce — ainsi les Ammonites à la fin du Crétacé — étant seulement l'indice de sa prochaine disparition (50). N'est-il pas significatif que le terme de « fourmilières humaines » — *eine Menschenmasse von ungeheuerem Ausmass, ein Menschenhaufe* — revienne fréquemment sous la plume de l'auteur ?

Ces considérations générales d'ordre historico-biologique valent d'ailleurs **indépendamment** d'autres points de vue, plus précis — concernant le « saccage de la planète » par un siècle d'industrialisation forcenée — qui ont été fort bien mis en lumière par la spéculation récente des

« écologistes » : dévastation insensée des ressources forestières et même du tapis végétal *(in wenigen Jahrzehnten sind die meisten grossen Wälder verschwunden)*, appauvrissement des fonds marins et donc des ressources de la pêche côtière, pour ne rien dire du danger que fait courir, à la longue, la « pollution » des profondeurs océaniques ou atmosphériques par les déchets industriels et par les sondages expérimentaux de toute sorte, sans rien ajouter, évidemment, sur les menaces de la « fission nucléaire » dans le domaine stratégique, beaucoup plus sensibles que les autres à l'imagination de nos contemporains... Car, s'il peut résulter de toutes ces causes une certaine « détérioration climatique » *(sind damit Veränderungen des Klimas eingetreten)*, cela semble être une menace à longue échéance. Or, l'on ignore généralement que le « milieu biologique » par excellence, la **biosphère** des cosmologues, n'a pas toujours existé dans son état actuel : en particulier, que le mélange gazeux que nous respirons, l'air, ne s'est dégagé que lentement et progressivement des vapeurs aqueuses et carboniques du début — et postérieurement à la constitution des océans **(hydrosphère)** — du seul fait de la « fonction chlorophyllienne » des végétaux... Que, par conséquent, sous l'effet de manipulations constantes et abusives, ce mélange atmosphérique **essentiel** pourrait arriver à s'altérer, se déséquilibrer et à nous manquer un jour (51).

Un problème voisin ne semble pas, par contre, avoir retenu spécialement l'attention de notre penseur — alors qu'il était le souci majeur du siècle dernier et qu'il demeure, plus encore, la préoccupation des modernes « technocrates » ! C'est celui de l'épuisement possible des sources classiques de l'**énergie** industrielle : houille, pétrole, chutes d'eau. Problème mal posé, dit-il simplement, en des termes purement matérialistes — vu que, le cas échéant, « l'esprit d'invention ne tarderait pas à découvrir d'autres ressources et à s'en assurer la possession ».

Quoi qu'il en soit des destinées possibles, et même probables, du « phénomène humain » — qu'il s'agisse d'un simple hasard comme veut J. Monod, d'un cas singulier *(apax legômenon)* déclare Gehlen, ou d'un éphémère comme dit Spengler — il reste que la pensée de ce dernier apparaît à beaucoup comme entachée de parti-pris et d'exagération. C'est que, ne l'oublions pas, ses jugements sont sans doute inspirés d'une certaine philosophie, mais ils restent avant tout ceux d'un historien. D'où son **scepticisme,** ou mieux sa parfaite incrédulité vis-à-vis des « valeurs » du monde moderne et de sa masse de préjugés, tant politiques que scientifiques. Citons, pour terminer, cette curieuse opinion sur les sciences exactes : « C'est, dit-il, l'un des côtés tragiques de notre époque que

l'esprit humain affranchi ne se montre plus apte à saisir les conséquences de ses propres spéculations. La technique est devenue ésotérique, tout comme les mathématiques supérieures dont elle se sert, comme la physique théorique elle-même qui, dans son analyse abstraite, s'est trouvée rejoindre, à partir des simples apparences, les lois fondamentales de l'entendement humain, sans d'ailleurs s'en apercevoir» (52).

Cependant, si les vues de Spengler sont marquées d'une étonnante **préscience** de l'avenir de notre civilisation, dans sa forme actuelle à dominante américaine, par contre, pour toutes sortes de raisons, elles n'envisagent qu'imparfaitement l'importance et la réalité du monde asiatique, que l'on qualifie ordinairement de «russe». «La culture faustienne de l'Europe occidentale, dit-il, n'est peut-être pas la dernière, mais certainement la plus puissante, la plus passionnée et... la plus tragique de toutes. Il est possible qu'un successeur plus terne se manifeste encore, quelque part dans l'étendue comprise entre la Vistule et l'Amour, mais seulement au prochain millénaire». Or, des recherches approfondies me permettent dès maintenant d'**affirmer** ceci — qui sera développé et expliqué par la suite, et qui est visible à tout œil non prévenu depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. L'enchaînement de ces faits a d'ailleurs échappé complètement à l'attention des «morphologistes», héritiers de Spengler, mais avait été déjà soupçonné par les partisans russes de l'école «eurasienne» et mis en valeur par l'historien polonais Koneczny.

Pour résumer à l'excès des siècles d'histoire, disons simplement que les éléments d'une manière de vivre, d'un style original, sont présents, de façon latente, au centre de l'Asie, depuis l'empire des «Turcs bleus» de l'Orkhon et l'unification du Tibet, prélude à sa conversion au bouddhisme mahàyanà, vers 600 après J.-C. La première manifestation d'une culture «eurasiatique» surgit brusquement avec Temoudjin, sous forme de la **haute-féodalité** des Gengiskhanides, vers l'an 1200, par l'irruption des hordes tartares à partir de la Mongolie vers tous les points de l'horizon. Aux alentours de l'an de grâce 1700, au temps de notre Roi-Soleil, cette culture que l'on a dite **touranienne** est déjà parvenue à maturité, sous l'aspect de la «pseudo-morphose pétrinienne», ainsi définie par Spengler lui-même, mais qui représente en réalité bien davantage ! Car, après Pierre le Grand et sa mise en ordre du régime du *«tchine»,* l'expansion actuelle du bolchevisme russe et de son idéologie universelle, basée sur la doctrine économique de Karl Marx, n'est au fond qu'une nouvelle **phase** du bouleversement psychologique des populations de l'intérieur de l'Asie et de leur adaptation aux influences extérieures, symbolisée politiquement par

l'apparition des figures étranges, mais hautes en couleur, de Lénine, de Staline, Atatürk, Mao Ts'e-toung, Khomeyni... Un tel mode de vie collective **sui generis,** généralement inaperçu des Occidentaux, n'en est pas moins présent, de façon silencieuse, sur le flanc oriental de l'Europe, avec les Ottomans campés, des siècles durant, aux portes de Vienne, et maintenant les Moscovites à Berlin — cette culture plus jeune et plus vigoureuse présentant sur la nôtre ce que l'on pourrait appeler un « décalage historique » d'environ 500 ans, soit un demi-millénaire (53).

Dans ces conditions, et en tenant compte de ce qui a été avancé précédemment, que nous reste-t-il à tenter afin de parfaire, selon le langage de Spengler lui-même, notre destinée d'Occidentaux de culture « faustienne » ? Devant la démission générale de l'autorité et, plus encore, de la pensée **politiques** au sein des peuples de race blanche, et notamment du plus considérable d'entre eux, chez les citoyens de la libre République nord-américaine, il nous semble légitime de nous adresser, une fois de plus, au grand protagoniste et théoricien néo-romantique et de lui laisser la parole — dans ceux de ses écrits du moins qui reflètent ses préoccupations originelles, c'est-à-dire antérieures à l'arrivée au pouvoir du régime national-socialiste.

« J'enseigne ici l'**impérialisme,** annonce-t-il dans son gros traité, dont l'Egypte, la Chine, le monde romain, indou, islamique sont les formes pétrifiées, qui subsistent encore durant des siècles et des millénaires, et qui sont susceptibles de passer de la poigne d'un conquérant à l'autre — corps morts, masses humaines amorphes, sans âme, substance usée d'une grande histoire — l'impérialisme comme symbole typique de la fin. Impérialisme est civilisation pure. Le destin d'Occident est dans ce phénomène irrévocable... Quiconque ne comprend pas qu'on ne peut rien changer à cette fin, qu'il faut la vouloir ou rien, qu'il faut aimer ce destin ou désespérer de l'avenir et de la vie..., quiconque s'égare dans l'idéalisme d'un provincial en quête du style vivant des temps écoulés, celui-là doit renoncer à comprendre l'histoire, à la revivre, à la créer... » (54).

De simples notations suffiront peut-être à faire comprendre la profondeur de telles vues politiques, absolument inhabituelles, car nourries d'analogies historiques, mais devenues fort nécessaires pour l'indigence d'esprit de nos contemporains ! Il est à peine besoin de remarquer aussi que ces prophéties d'il y a soixante ans se sont, en partie, réalisées et que, dans le cycle des nouvelles « guerres puniques » entrevu par Spengler, le destin a déjà tranché, en 1918, puis en 1945, apparemment contre son propre pays, contre l'Allemagne...

« Nous entrons ainsi, dit-il, dans la période des combats gigantesques, où nous nous trouvons aujourd'hui. **Passage du napoléonisme au césarisme,** phase évolutive comprenant au moins deux siècles qui peuvent être montrés dans toutes les cultures. Les Chinois les appellent **Tchan-Kouo,** période des "Etats batailleurs" (480-230 avant J.-C.)... Aucune période ne montre aussi clairement que celle des Etats batailleurs l'alternative de l'histoire universelle : **grande forme ou grands pouvoirs particuliers.** Dans la mesure où les nations cessent d'être politiquement en constitution, croissent les possibilités de l'homme privé énergique qui veut être un créateur politique, posséder la puissance à tout prix et devenir, par le poids de sa personnalité, le destin de peuples et de cultures entiers... Le maximum de forme symbolique supra-personnelle se confond avec le sommet des périodes tardives, en Chine vers 600, dans l'Antiquité classique vers 450 avant J.-C., chez nous vers 1700 ; le minimum se place dans l'Antiquité, sous Sylla et Pompée, et sera atteint chez nous, et peut-être déjà dépassé au siècle prochain. Les grandes luttes internationales sont partout mêlées de luttes intestines, révolutions d'une espèce effrayante, mais qui servent, qu'on le sache et veuille ou non, sans exception, à des problèmes impérialistes de politique extérieure, qui sont en fin de compte purement personnels... Mais le chemin d'Alexandre à César est sans équivoque et inéluctable, et la plus forte puissance de chaque culture a été contrainte de le suivre, soit qu'elle le voulût ou le sût ou non. Devant la dureté de ces faits, il n'y a point de refuge... » (55).

Pour conclure, quelques considérations, restées très actuelles, qu'auraient intérêt sans doute à méditer et à mettre à profit nos modernes candidats à la puissance politique : « Par l'argent, la démocratie s'anéantit elle-même, après que l'argent ait anéanti l'esprit. Mais précisément parce que se sont envolées en rêves toutes les espérances d'améliorer à jamais la réalité par les idées d'un Zénon ou d'un Marx et que, dans l'empire des réalités, une volonté de puissance **ne peut s'étayer que sur une autre** — grande expérience de la période des Etats batailleurs en Chine — il finit par s'éveiller une nostalgie profonde de tout ce qui vit encore des vieilles et nobles traditions. On est las jusqu'au dégoût de l'économie et de l'argent... Et l'on voit alors poindre le temps qui réveillera de leur profondeur les puissances formelles du sang, que le rationalisme des grandes villes avait supplantées... Le césarisme **pousse** dans le terrain de la démocratie, mais ses racines descendent profondément dans les gouffres du sang et de la tradition. Le César antique doit son autorité au tribunat, mais il possède sa dignité, et donc sa durée, comme **Princeps.** Ici aussi, l'âme gothique primitive se réveille une seconde fois : l'esprit des Ordres chevaleresques

dominera celui du Viking avide de butin... Mais c'est ce qui fait naître précisément la lutte finale entre la démocratie et le césarisme, entre les puissances dirigeantes d'un capitalisme dictatorial et la volonté d'organisation **purement politique** des Césars » (56).

Ainsi s'annonce la suite des événements à venir, que cela concorde ou non avec les sophismes politiques en vogue — car, ajoute justement notre auteur, « le plat optimisme des philistins de la culture commence à ne plus redouter les faits élémentaires de l'histoire, mais à les **mépriser.** Chacun d'eux veut les absorber dans son système... et les rendre plus intelligibles qu'ils ne sont en réalité » (57).

Nous terminerons ce chapitre sur les réflexions d'un contemporain du philosophe, qui s'efforce de dégager ce qui peut subsister de **durable** parmi une foule d'assertions, à première vue provocantes :

« Le nouveau livre de Spengler répond exactement à la définition que l'auteur a donnée lui-même de ce que devrait être une pensée philosophique **vivante,** faisant une large part aux problèmes essentiels de notre époque. Ce livre rappelle à l'attention de nos contemporains un certain nombre de phénomènes élémentaires de la vie, sur lesquels l'idéologie moderne, tendant à fausser les bases de l'ordre naturel, essaie vainement de jeter un voile. L'ouvrage est plein de formules bien frappées et saisissantes ; il est inexorable dans ses conclusions...

« Particulièrement remarquable est la capacité de réflexion et d'**ascèse** d'un homme qui ne s'est pas contenté de tirer un profit et un prestige immédiats du succès de son premier livre... A peine dix ans après l'achèvement du deuxième tome du *« Déclin de l'Occident »* paraît l'essai sur *« L'homme et la technique »,* où l'auteur, après s'être plongé dans l'étude de la préhistoire et de la proto-histoire des civilisations supérieures, s'efforce d'éclaircir la question « D'où venons-nous ? » après avoir apporté la lumière sur celle « Où allons-nous ? »... Spengler envisage la technique — cette « tactique de défense de l'être vivant » — comme le problème central de l'histoire universelle, situé au cœur même de l'évolution historico-biologique — surtout lorsqu'il s'agit de l'être humain, ce « rapace créateur, organisé et hiérarchisé ». En regard de cette « esquisse géniale », le point de vue des **sceptiques** est que la parole est maintenant aux spécialistes de la pré-histoire. L'on remarquera cependant que les affirmations tranchantes de Spengler, sa mise en évidence de la brutale réalité, doivent être approuvées ou rejetées par chacun selon son propre sentiment. Le lecteur n'a pas à attendre le verdict d'une science dont on

peut même se demander si elle est réellement apte à saisir la justesse et l'ampleur des aperçus spenglériens...

« Spengler parvient aux mêmes conclusions, par l'étude de l'évolution de la technique mécanique, que celles auxquelles sont parvenus déjà les rédacteurs de cette revue, par l'observation du cours de l'économie capitaliste... Les dirigeants politiques modernes du monde européo-américain en sont encore restés à la croyance puérile que l'édifice technique fonctionne « de lui-même », ils sont encore persuadés de la fausse notion du « progrès », c'est-à-dire de la durée certaine de l'impérialisme économique des Occidentaux... Par contre, je partage les appréhensions du grand philosophe et je suis décidé à avertir à temps le peuple allemand des conséquences **pratiques** que l'on peut tirer de ses vues prophétiques... » (58).

---

(37) Les grands thèmes du livre *« L'homme et la technique »* sont repris et développés jusqu'à leur conclusion « atomique » actuelle, dans un style plus objectif et analytique, mais — chose curieuse — **sans la moindre allusion** à l'esquisse de son illustre prédécesseur, par G. SIEBERS : *Die vier Epochen in der Weltgeschichte der Technik* / Saeculum, Jahrbuch für Universalgeschichte. Freiburg/München, t. XIII, 1962, pages 401-418).

(38) Voir par exemple : R. RUYER : *Les cent prochains siècles.* Paris, Fayard, 1977; A. KOESTLER : *Janus, esquisse d'un système.* Paris, Calmann-Levy, 1979. Et, d'une façon générale, les penseurs universalistes, c'est-à-dire l'immense majorité des « philosophes idéalistes et autres théologiens » — dixit Spengler — que n'a jamais même effleuré l'hypothèse du développement **autonome** de chaque civilisation ! Un bon guide, extrêmement bien présenté, sur la spéculation postérieure à l'effacement du courant « néo-romantique », après 1945, est constitué par le livre de A. DE BENOIST : *Vu de droite, anthologie critique des idées contemporaines.* Paris, Copernic, 1977.

(39) Voir dans les inédits de Spengler : *Urfragen,* München, C.H. Beck, 1965, les notices suivantes, assez disparates : chap. II, 38, 45, 50, 62, chap. IV, 3, 14-15, chap. VII, 11, 19, chap. VIII, 9, 26, chap. IX, 12, 28, 30, 58, 63, et chap. X, 7-8, 10-11, 55-57. On joindra les *Essais sur le comportement animal et humain,* de K. LORENTZ. Paris, Seuil, 1970 (analyse critique dans : Nouvelle Ecole, n° 25-26, hiver 1974-75, pages 39-50).

(40) Voir les mises au point récentes de . R. ARDREY : *African genesis, a personal investigation into the animal origins and nature of man.* Glasgow, Fontan et Colins, 1961; A. LEROI-GOURHAN : *Le geste et la parole. I. Technique et langage. II. La mémoire et les rythmes.* Paris, A. Michel, 1964-1965, 2 vol.; K.J. NARR : *Vom Wesen des Frühmenschen, Halbtier oder Mensch ?* Saeculum, Munich, t. XXV, 1974, pages 293-324, fig.; *Origines de l'homme,* Exposition au Musée de l'Homme. Paris, 1976, textes par Y. COPPENS, J.-L. HEIM et L. BALOUT; K. LORENTZ : *Das Wirkungsgefüge der Natur und das Schicksal des Menschen.* München, Piper, 1978 (recueil commémoratif, à consulter selon les indications de A. DE BENOIST : *Vu de droite,* op. cit. supra, pages 110-113, 136-140, 155-160 et 167-174).

(41) Voir les schémas, plans et tableaux d'une histoire universelle esquissée par Spengler dans : *Urfragen,* München, C.H. Beck, 1965, appendice, pages 354-360; *Frühzeit der Weltgeschichte,* ibid., 1966, appendice, pages 492-493.

(42) Voir *Urfragen,* op. cit., chap. VI, notices 32 à 53. Le thème nietzschéen de la lutte inexorable contre le destin sous-tend tout l'exposé — les activités de l'homme s'avérant **dès l'abord,** déclare notre auteur, comme une entreprise insensée, sans issue, « un combat sans merci... car la nature est la plus forte » *(das Leben... ein Kampf ohne Gnade... denn die Natur ist stärker).* Voir *Urfragen,* ibid., chap. XII, notices 1-4, 11-26, 32, 36, 40, 43.

(43) Voir en particulier les essais complémentaires de : A. DEMPF : *Weltgeschichte als Tat und Gemeinschaft, eine vergleichende Kulturphilosophie.* Halle, Niemeyer, 1924, tabl.; A.J. TOYNBEE : *L'histoire, essai d'interprétation.* Abrégé par D.C. Somervell des vol. I à VI de « A study of history ». Paris, Gallimard, 1951 ; ID. : *L'histoire,* édition revue et corrigée avec la collab. de J. CAPLAN. Préface de Raymond Aron. Paris-Bruxelles, Elsevier-Sequoia, 1978. L'ouvrage a atteint 11 volumes en 1959 : consulter O.F. ANDERLE : *Die Toynbee-Kritik, das universalhistorische System Arnold J. Toynbee im Urteil der Wissenschaft.* Saeculum, Munich, t. IX, 1958, pages 189-259, bibl.; et le jugement équitable de G. MULLER : *Oswald Spenglers Bedentung für die Geschichtswissenchaft.* (Ibid., t. XIII, 1962, pages 380-393). De TOYNBEE, on lira également : *La grande aventure de l'humanité,* trad. fr., Paris-Bruxelles, Elsevier-Sequoia, 1977.

(44) Voir A.J. TOYNBEE : *Les villes dans l'histoire, cités en mouvement.* Trad. de l'anglais par M. Matignon. Paris, Payot, 1972, fig., cartes; W. DOSTAL : *Zum Problem der Stadt-und Hochkultur im vorderen Orient, ethnologische Marginalien.* Anthropos, Freiburg/Schweiz, t. LXIII-LXIV, 1968-1969, pages 227-260, tabl. Le caractère monstrueux que prend de plus en plus le phénomène de l' « urbanisation » est fort bien mis en lumière dans le gros ouvrage de J. GOTTMANN : *Megalopolis,* the urbanized Northeastern seabord of the United States, New-York, 1961, fig., cartes.

(45) On consultera également l'esquisse du préhistorien A. VARAGNAC : *De la préhistoire au monde moderne, essai d'une anthropodynamique.* Paris, Plon, 1954 — où l'auteur distingue fort bien une première « révolution industrielle », d'âge préhistorique ou proto-historique, de la seconde, celle du **machinisme.** Une excellente appréciation de la découverte de James Watt est donnée par Manferd SCHRÖTER : *Philosophie der Technik,* Munich, 1934, chap. 1, pages 3-13 (in : Bäumler u. Schröter, Handbuch der Philosophie, t. IV-G).

(46) Voir par exemple : F. OSBORNE : *La planète au pillage,* trad. par M. Planiol, Paris, Payot, 1949: J. ELLUL : *La technique ou l'enjeu du siècle.* Paris, A. Colin, 1954: *L'homme contre la nature,* exposition au Museum d'Histoire Naturelle, Paris, 1955-1956, introd. par R. HEIM; G. SIEBERS : *Das Ende des technischen Zeitalters,* Freiburg/München, K. Albers, 1963; D. DE ROUGEMONT : *L'avenir est notre affaire,* Paris, Stock, 1977.

(47) Voir la critique hostile du sociologue américain L. MUMFORD : *The decline of Spengler.* The New Republic, New-York, t. LXX, 1932, page 104; encore accentuée dans son essai : *The condition of man,* London, Seeker and Warburg, 1944, pages 363-376, notamment page 369. On joindra : G. FRIEDMANN : *La crise du progrès, esquisse d'histoire des idées, 1895-1935.* Paris, Gallimard, 1936, pages 155-156.

(48) Sa prédiction va même plus loin puisque, selon lui, « cette technique des machines prend fin avec l'homme faustien, et sera un jour détruite et **oubliée...** nos villes géantes avec leurs gratte-ciel tout comme les palais de l'antique Memphis et de Babylone. Le développement de cette technique approche rapidement de sa fin inéluctable... Quand et de quelle façon, nous n'en savons rien ». Dans un sens opposé, on lira : J. FOURASTIÉ, *Le grand espoir du XXe siècle.* Paris, 1949.

(49) On lira les remarques humoristiques du romancier anglais ALDOUS HUXLEY : *Le meilleur des mondes (The brave new world),* trad. fr. par J. Castier, Paris, Plon, 1957. De même, les observations pénétrantes de deux hommes de science. P.-P. GRASSÉ : *Toi, ce petit dieu,* Paris, A. Michel, 1971 ; L. LEPRINCE-RINGUET : *Le grand merdier, ou l'espoir pour demain ?,* Paris, Flammarion, 1978. Sans oublier les notations de H. ZBINDEN : *Der bedrohte Mensch,* Berne, Francke Verlag, 1959; ni les conclusions plus sereines de A. GEHLEN : *Urmensch und Spätkultur, philosophische Ergebnisse und Aussagen,* 4e éd. augm., Francfort, Athenaion, 1977, et *Die Seele im technischen Zeitalter, sozial-psychologische Probleme in det industriellen Gesellschaft,* Hambourg, Rowohlt, 1957 (cf. analyse critique par A. de BENOIST : *Vu de droite,* op. cit. supra, pages 171-174, et dans : Etudes et recherches, G.R.E.C.E., Paris, n° 4-5, 1977, pages 3-7). Un point de vue résolument optimiste est celui de M. PONIATOWSKI : *L'avenir n'est écrit nulle part,* Paris, A. Michel, 1978.

(50) Le domaine de l'histoire de la vie — géologie et paléontologie — peut être approfondi par la lecture des ouvrages suivants : A. VERNADSKY : *La biosphère.* Paris, Alcan, 1929 ; A. WEGENER : *La genèse des continents et des océans,* théorie des translations continentales. Nouv. trad. fr. par A. Lerner. Paris, Nizet et Bastard, 1937, diagr., cartes, bibl. ; H. DECUGIS : *Le vieillissement du monde vivant.* Préface de M. Caullery, Paris, Masson, 1941, fig. ; J.H. UMBGROVE : *The pulse of the earth.* 2e éd. The Hague, M. Nijhoff, 1947, fig., pl., tabl. ; LECOMTE DU NOUY : *L'homme et sa destinée.* Paris, La Colombe, 1948 ; G. DINGEMANS : *La tragédie de l'univers.* Paris, A. Colin, 1956, 3 vol. ; H. et G. TERMIER : *Evolution et paléogéographie.* Paris, A. Michel, 1959, tabl., fig., notamment chap. 5, pages 163-214 ; M. SCHWARZBACH : *Climates of the past,* transl. by R.O. Muir. London-New York, Van Nostrand, 1963, fig., cartes, tabl. ; E. LEROY-LADURIE : *Histoire du climat depuis l'an mil.* Paris, Flammarion, 1967 ; R. FURON : *Introduction à l'histoire de la terre.* Paris, Vuibert, 1970, fig., cartes, tabl. ; M. KRAFFT : *La terre, planète vivante !* Préface de X. Le Pichon. Paris, Hachette, 1979, fig., pl., cartes.

(51) On pourra consulter les essais de : R. DUCHET : *Bilan de la civilisation technique, anéantissement ou promotion de l'homme ?* Paris, Privat-Didier, 1955 ; E. BONNEFOUS : *L'homme ou la nature.* Préface de J. Rostand, Paris, O.R.A.C., 1970 ; R. DUMONT : *L'utopie ou la mort ?* Paris, 1974 ; R. GARAUDY : *Appel aux vivants.* Paris, Ed. du Seuil, 1979 ; H. DE LESQUEN et le Club de l'Horloge : *La politique du vivant.* Paris, A. Michel, 1979 ; PH. SALLE : *L'Homo anti-atomicus ou naissance d'un nouvel idéal occidental.* Paris, Ed. A. Moreau, 1979 ; C. SAGAN : *Les dragons de l'Eden,* trad. de l'américain. Paris, Seuil, 1980.

(52) *Déclin de l'Occident,* trad. fr. par M. Tazerout. Paris, Gallimard. Tome I, 1931, chap. 6, par. 13 à 15 : sur les théories physiques de la **relativité** et de l'**entropie.** Voir en particulier, pages 657-664 passim : « La science exacte marche à sa propre ruine par le raffinement de ses méthodes et de la position de ses problèmes... Aujourd'hui, les dernières considérations de la théorie de la connaissance s'unissent avec celles de l'analyse supérieure et de la psychologie théorique en un domaine, très difficile à atteindre, celui par exemple auquel appartient ou devrait appartenir la théorie de la relativité. La théorie de l'émanation des espèces de rayons radioactifs est représentée par un langage de signes qui n'offre plus rien de concret... ».

(53) Voir mes chapitres : *La culture touranienne* et *Essai sur les révolutions de l'Asie centrale* (à paraître dans un second volume). Parmi les livres d'actualité, signalons : A. AMALRIC : *L'Union Soviétique survivra-t-elle jusqu'en 1984 ?* Préface d'A. Besançon, Paris, Fayard, 1970 ; A. BRISSAUD : *Staline, trente millions de morts pour un empire.* Paris, J.-C. Lattès, 1974 ; J. MONNEROT : *Sociologie du communisme,* rééd. Paris, Hallier, 1979.

(54) *Déclin,* op. cit., t. I, pages 74-77 : Introduction, par. 13.

(55) *Déclin,* op. cit., t. II, pages 636-658 passim : chap. 4, par. 13, L'Etat et l'histoire.

(56) *Déclin,* op. cit., t. II, pages 708-709 : chap. 4, par. 18, Philosophie de la politique. En dépit du titre évocateur du livre de RAYMOND ARON : *République impériale, les Etats-Unis dans le monde, 1945-1972* (Paris, Calmann-Lévy, 1973), la puissance nord-américaine actuelle, absolument dominante **de facto** dans l'ordre matériel, ne bénéficie pas, pour des raisons psychologiques difficiles à définir, du prestige « impérial » qui lui assurerait le **droit** de commander aux Occidentaux. Sans doute n'a-t-elle pas encore mûri politiquement dans la voie du césarisme ? On lira cependant, dans un sens plus proche du nôtre, les réflexions de l'ancien président RICHARD NIXON : *La vraie guerre,* trad. de l'américain. Paris, A. Michel, 1980; et, du même RAYMOND ARON : *Plaidoyer pour l'Europe décadente.* Paris, Laffont, 1977.

(57) OSWALD SPENGLER : *Années décisives,* trad. fr. par R. Hadekel. Paris, Mercure de France, 1934, page 30. Des considérations sur les destinées finales du monde humain, sur ce qu'on peut appeler la « consommation des siècles », peuvent être tirées de la lecture des ouvrages suivants : d'un point de vue de philosophie critique : R. RUYER : *L'humanité de l'avenir d'après Cournot.* Paris, Alcan, 1930; d'un point de vue théologique chrétien : J. PIEPER : *La fin des temps, méditation sur la philosophie de l'histoire,* trad. de l'allemand par C. Champollion. Paris, Desclée de Brouwer, 1953; d'un point de vue de sagesse traditionnelle « ésotérique » : J. EVOLA : *Révolte contre le monde moderne.* Montréal-Bruxelles, Ed. de l'Homme, 1972; d'un point de vue de philosophie néo-romantique : L. KLAGES : *Der Geist als Widersacher der Seele.* Leipzig, J.-A. Barth. t. III, 1932, chap. 70, pp. 1.238-1.248 : Le talon d'Achille; et, en langage positif d'historien : *Surviving the future,* interview between TOYNBEE and Prof. KAI WAKAIZUMI. London, Oxford Univ. Press., 1971.

(58) H. GRUENEBERG : *Spenglers neuestes Werk* (Die Tat, Monatsschrift zur Gestaltung neuer Wirklichkeit, Jena, t. XXIII, 1931, pages 405-408 passim).

La culture « touranienne »

Le résultat inattendu du conflit où se sont épuisées les forces vives du monde « faustien » a été la brusque surrection — devenue manifeste depuis 1950, par le ralliement de l'Empire chinois au communisme russe — d'une nouvelle forme de vie collective, d'une autre « culture » en plein épanouissement et croissant rapidement vers la maturité, dans le vide idéologique et politique laissé par la disparition des nations marginales de l'Allemagne et du Japon. Ce fait bouleversant pour l'avenir de notre planète n'a jamais été encore, sinon aperçu, du moins clairement exprimé ni expliqué, dans toute sa plénitude révolutionnaire, en langage positif de « morphologie des civilisations ».

Sans doute, dès 1871, Nikelaï Danilevski, ce génial précurseur de Spengler, résumant en une audacieuse synthèse historico-biologique, fort en avance sur son époque, toute l'argumentation passionnelle de la littérature « slavophile », admettait-il la possibilité d'une **culture slave** à venir, destinée à supplanter un jour la civilisation trop raffinée de l' « Occident pourri ». Son livre *La Russie et l'Europe,* où il définissait en termes mesurés, à intention politique, les revendications et les buts du messianisme national, devait même être considéré, à la fin du siècle, comme la véritable « bible du panslavisme ». En dépit de la nouveauté de ses thèses proprement philosophiques, faisant valoir notamment l'entière autonomie des différents « types de civilisation » les uns par rapport aux autres et leur caractère absolument incommunicable, Danilevski demeurait dans la droite ligne du nationalisme romantique, à fondement purement philologique — se limitant donc au seul peuple russe et à ses « frères de race » slave établis plus à l'Ouest. Il est remarquable en effet que notre auteur ait regardé la plupart des populations allogènes de l'Empire moscovite, situées à l'arrière-plan — celles des Finnois, des Huns, des Mongols et des Turcs — comme les représentants de types culturels étrangers, simplement arrêtés dans leur développement (59).

Depuis lors, presque tous les auteurs qui ont abordé le fond du problème psychologique russe, avec son double aspect européen et asiatique, politique et mystique — tel le philosophe Nicolas Berdiaev,

disciple du penseur chrétien Soloviev, ou le Balte slavophile Walter Schubart — tous ces auteurs modernes ont continué à poser le problème dans les termes du nationalisme slave le plus orthodoxe. Ils étaient loin de soupçonner que ce dernier recouvrait en réalité une réaction **élémentaire,** sentimentale, de l'ensemble de l'Asie intérieure, quelle qu'en fût la nationalité ou la religion, contre l'Occident (60).

Du moins, vers 1920, dans les années de l'immédiat après-guerre, l'écrivain allemand Otto Dickel, encore sous l'impression des amples esquisses morphologiques du premier livre de Spengler, découvrait-il en Danilevski, plus encore qu'en Dostoïevski, « le véritable Russe anti-occidental, dont le nationalisme a réellement frayé la voie au bolchevisme » (61).

Les historiens de métier qui, par la suite, ont eu le rare mérite d'apporter une correction et une atténuation, dans le sens de la tradition universaliste, aux aperçus spengleriens, ou bien — comme Aloys Dempf en 1924 — n'ont pas considéré du tout le problème russe, ou bien — tel Toynbee plus récemment (1934-1954) — ont laborieusement échafaudé l'hypothèse d'une « culture chrétienne orthodoxe de souche russe » : elle serait la réplique plus à l'Orient, absolument synchronique dans son développement, de notre Chrétienté occidentale. Or, cette prétendue culture russe originale n'est en réalité que la simple adaptation, en langage convenu de morphologie des civilisations, du vieux préjugé national et religieux, érigé en dogme par les écrivains romantiques, de la « Sainte Russie » de Moscou, distincte à la fois des patriarcats de Byzance et de Rome.

Quant à l'histoire si riche et si mouvementée de l'Asie centrale, Toynbee — conformément aux vues de Danilevski — n'aperçoit dans la succession des envahisseurs hunniques, avars, turcs et mongols, que remous de « hordes barbares »; dans le puissant Empire ottoman, qu'une « civilisation avortée »; dans l'empire des Grands Mogols de l'Inde, que l'aspect d' « Etat universel » revêtu, aux XVIe et XVIIe siècles, par la civilisation hindoue sur son déclin; enfin, dans l'immense domination des Tartares gengiskhanides, que la forme d' « empire universel » atteinte au XVIIIe siècle par la civilisation chinoise de l'Extrême-Orient, faisant régner la « paix imposée par les nomades » sur l'intérieur du continent (62).

Pour Spengler lui-même, fort influencé par les auteurs **« slavophiles »,** Aksakov et Dostoïevski en particulier — mais non pas, semble-t-il, par Danilevski — le peuple russe est, de toute évidence, « un nouveau

type d'humanité en formation, ébranlé et opprimé dans son existence spirituelle par une terrible destinée, et réduit à la défensive, lequel sera contraint à la lutte et connaîtra une floraison » (63).

Cependant, induit en erreur par l'aspect messianique qu'offrait la littérature nationaliste, depuis ses promoteurs romantiques, Kireievski, Khomiakov, Tchaadaev, jusqu'à Tolstoï, il envisage surtout le côté religieux du problème russe, cette troublante force de création imaginative et ce délire idéologique qui sommeillent, de nos jours encore, au fond de l'âme de la grande nation slave. Il aboutit ainsi à la théorie fort discutable, issue en droite ligne de Dostoïevski et de ses rêveries apocalyptiques, du jeune « christianisme johannique » destiné à renouveler prochainement, dans les steppes de l'**Eurasie,** l'usage et l'interprétation des vieilles Ecritures saintes des premiers siècles de l'Eglise (64).

Les notations du philosophe sur les traits particuliers et distinctifs du monde russe ne manquent d'ailleurs ni de justesse, ni de profondeur : « En réalité, affirme-t-il, le véritable Russe est psychologiquement très loin de nous, aussi étranger que peut être l'Indou ou le Chinois, que nous ne pouvons pénétrer dans le fond de l'âme. "La Russie et l'Europe", comme distinguent très justement les Russes, la "petite mère" Russie en face de la "patrie" des peuples occidentaux représentent deux mondes différents, très éloignés l'un de l'autre. Le Russe comprend cette différence... Plus que l'Allemand, le Français ou l'Anglais, le Tartare et le Turc lui sont accessibles et proches de lui dans les façons de vivre. Nous nous laissons abuser par la notion purement **géographique** de "l'Europe"..., mais la véritable Europe s'arrête à la Vistule... ».

Les Russes, ajoute l'auteur, sont un « peuple passionnément religieux, d'une façon que nous ne sommes plus depuis des siècles et que nous ne pouvons plus être, en Europe occidentale; peuple doué d'une énorme force d'expansion dès que cet instinct religieux se concentre sur un but. Une telle population ne compte pas, comme nous le faisons, les victimes qui sont sacrifiées pour une idée, car elle est jeune, forte et féconde... Le monde environnent est devenu suffisamment lâche et déchiré pour pouvoir, dans certaines circonstances, changer brusquement de visage... Mais le russisme silencieux des profondeurs a déjà oublié l'Occident et il regarde plutôt vers l'Asie antérieure, ou vers l'Extrême-Orient : c'est un peuple des grandes plaines continentales, non pas des rivages maritimes » (65).

De fait, sous le choc imprévu des événements révolutionnaires de février et d'octobre 1917, Spengler a saisi intuitivement, avec une grande

acuité, le caractère non spécifiquement russe ni même slave de la nouvelle phase qui s'est ouverte à ce moment dans l'histoire : en dépit des apparences idéologiques les plus modernes et les plus universelles, ce bouleversement concerne davantage l'évolution interne du continent asiatique que le reste du monde. L'auteur peut ainsi prévoir dès avant la mort de Lénine, avec une clairvoyance remarquable, les ultimes conséquences de la révolution russe :

« Le bolchevisme des premières années, annonce-t-il, a de la sorte une double signification. Il a anéanti un édifice artificiel, étranger aux préoccupations populaires, tout en demeurant lui-même un fragment isolé de cet édifice. Mais il a en outre ouvert la voie à une nouvelle culture, qui s'éveillera un jour entre l' « Europe » et l'Extrême-Orient. Il représente donc un commencement plutôt qu'un dénouement. Il reste utopique, superficiel et étranger tant qu'il se limite à être l'autodestruction de l'édifice politique de Pierre le Grand, l'essai ridicule de transformer méthodiquement un ordre social supérieur en son contraire d'après les théories de Karl Marx. Cependant, à la base subsiste la classe paysanne russe, qui a pris au succès de la révolution de 1917 une part certainement beaucoup plus active que ne lui assignent les doctrinaires intellectuels. Cette paysannerie croyante, sans le savoir encore aujourd'hui, est l'ennemie mortelle du bolchevisme. Elle sera opprimée par lui de façon encore plus impitoyable que par les Mongols ou par les anciens tsars, mais justement à cause de cela, elle sera amenée à prendre conscience de sa volonté orientée différemment. Il s'agit là de l'humanité de l'avenir, qui ne se laissera pas arrêter ni égarer, mais certainement et sans doute peu à peu, détruira le bolchevisme dans sa forme actuelle, le transformera, le dominera ou même l'anéantira. Comment cela arrivera-t-il, personne ne peut aujourd'hui le savoir. Cela dépend en particulier de l'existence et de l'énergie de personnalités exceptionnelles telles que Gengis Khan, Ivan IV le Terrible, Pierre le Grand ou Lénine, qui soient aptes à maîtriser la destinée avec une poigne de fer... » (66).

Ayant ainsi évoqué à l'avance la figure prodigieuse et l'œuvre durable du principal héritier et continuateur de la révolution, l'autocrate Staline, Spengler trouve l'explication de ce phénomène politique, à première vue déconcertant, dans un style de vie populaire notoirement différent du nôtre et plongeant ses racines au cœur même de l'Asie : « La vie russe, ajoute-t-il, a un autre **sens** que la nôtre. La plaine immense a donné naissance à un peuple plus faible, découragé et lent, dont l'âme aussi s'épanche dans l'étendue plane, dépourvue d'une volonté propre et portée à la soumission.

Haute-Asie et de leur enchaînement chronologique, depuis les débuts du Moyen-Age, ainsi que sur la juste appréciation du développement de la vie civilisée dans cette vaste zone, en liaison avec les régions périphériques. Une succession de hordes guerrières n'a cessé de dominer en effet, en des règnes éphémères, l' « empire des steppes » eurasiatiques, depuis les Seythes, les Sarmates, les Saces, les Huns de l'Antiquité classique ou chinoise, jusqu'aux Hephtalites, aux Avars, aux Bulgares, aux Magyars, aux Turcs bleus de l'Orkhon, aux Ouïgours, aux Turkmènes et aux Khitans, évoquant les noms prestigieux d'Attila, de Bayan, d'Asparoukh, d'Arpad, de Seldjouk et autres fondateurs barbares de nations modernes.

Or, au milieu de ce tourbillon sans but et sans nécessité interne, dans un chaos de nature purement ethnologique, une figure de conquérant se détache au commencement du XIIIe siècle, à la fois historique et légendaire, chez les clans turco-tatars encore primitifs nomadisant dans la région montagneuse située au Sud du lac Baïkal, aux confins de la forêt septentrionale et du désert. Ce personnage, Témoudjin, qui a toujours retenu l'attention par sa grandeur épique autant que par son succès politique, n'est pas le simple « accident » de la contingence historique comme les précédents. Il s'agit, chez l' « empereur inflexible », en quelque sorte du « Charlemagne du monde touranien » — non pas un chef de tribu particulièrement favorisé qui aurait imposé son prestige aux peuplades environnantes, mais bien le **créateur du système féodal propre à l'Asie intérieure.** Ce régime politique et social dit du « féodalisme nomade » a achevé de disparaître sous nos yeux, entre 1909 et 1922, par la chute presque simultanée des monarchies de droit divin en Perse, en Chine, en Russie, en Turquie — voire en Autriche et en Prusse ! (70).

Mais Gengis-Khan, proclamé « grand Khan » *(qaghan)* de la nation mongole unifiée lors du premier « plaid » *(qouriltaï)* tenu en 1206 aux sources de l'Onon, présente dans son action conquérante et ordonnatrice quatre siècles de décalage chronologique sur l'illustre souverain franc, couronné empereur d'Occident à Rome, en l'an 800. Cinq siècles même, si l'on fait remonter l'origine de la puissance carolingienne, berceau de l'Europe moderne, à l'aïeul Charles-Martel, devenu le maître incontesté du royaume des Francs par sa victoire décisive sur les Arabes, en 732 (71).

Depuis la fondation de l'empire mongol, toute la suite de l'histoire de l'Ancien Monde, avec ses retournements inattendus et ses méprises souvent tragiques, découle de ce retard **fatidique** de quatre à six siècles — jusqu'à présent insoupçonné par les morphologistes — dans le développement de la jeune culture « touranienne », à peine éclose au centre du

continent, en regard des univers civilisés d'alentour, alors en plein épanouissement. L'on songe ici aux civilisations **maritimes,** déjà sûres d'elles-mêmes en ce XIII[e] siècle, du Sud de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'Indonésie, de souche khmère et malayo-dravidienne (débutant vers 600 après J.-C.), à celle de l'Extrême-Orient côtier ou insulaire, de noyau thaï ou nippo-coréen (à partir de 800), et aussi à notre Extrême-Occident nord-atlantique, ethniquement celto-germanique (depuis 750 environ) (72).

---

(59) DANILEVSKI (Nikolaï) : *La doctrine panslaviste, la Russie et l'Europe.* Coup d'œil sur les rapports politiques entre le monde slave et le monde romano-germanique. Trad. française abrégée par J.-J. Stupievski. Bucarest, 1890. Voir à ce sujet : P.A. SOROKIN : *Social philosophies of an age of crisis.* London, Beacon Press, 1952, chap. 3, pp. 49-71 ; MAC MASTER (R.E.) : *Danilevsky and Spengler, a new interpretation* (The Journal of Modern History. London, vol. XXVI, 1954, pp. 154-161).

(60) SACKE (Georg) : *W.S. Solowjews Geschichtsphilosophie,* ein Beitrag zur Charakteristik der russischen Weltanschauung. Berlin, Ost-Europa-Verlag, 1929 (Quellen und Aufsätze zur russischen Geschichte ; t. 9) ; BERDIAEFF (Nicolas) : *Un nouveau Moyen-Age,* réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe. Paris, Plon, 1927 ; ID. : *Le sens de l'histoire,* essai d'une philosophie de la destinée humaine. Paris, Aubier, 1948 ; SCHUBART (Walter) : *L'Europe et l'âme de l'Orient.* Paris, Albin Michel, 1949, notamment pp. 71-77, 221-227, 232-239 et 327-332. Sur l'opposition entre réformateurs « occidentalisants » *(Zapadniki)* et « slavophiles » *(Slavianofily),* on joindra également les utiles remarques de A. KOYRÉ : *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIX[e] siècle.* Paris, H. Champion, 1929 (Bibliothèque de l'Institut français de Leningrad, t. 10).

(61) DICKEL (Otto) : *Die Auferstehung des Abendlandes,* die abendländische Kultur als Ausfluss des planetarischen Weltgefühls. Entwicklung und Zukunft. Augsburg, Reichel, 1921, voir notamment pp. 125-130 au sujet de Danilevski.

(62) DEMPF (Alois) : *Weltgeschichte als Tat und Gemeinschaft,* eine vergleichende Kulturphilosophie. Halle, Niemeyer, 1924. Cette synthèse méritoire ne fait aucune mention d'une possible culture russe ou centrasiatique. Dans la surabondante esquisse de A.J. TOYNBEE : *A study of history* (London, Oxford Univ. Press, 1934-1954, 10 vol. in-8°), il sera facile de glaner, aux tomes IV, V, VI, VII et VIII, des jugements assez disparates sur les Huns, les Turcs et les empires mongol et ottoman. Un résumé de cette œuvre a été donné par D.C. SOMERVELL : *L'histoire,* un essai d'interprétation (Paris, Gallimard, 1951, 647 p., tabl.) et par J. CAPLAN : *L'histoire* (Paris-Bruxelles, Elsevier-Sequoia, 1978, 687 p., pl.). L'histoire de la Russie proprement dite est convenablement exposée dans la traduction française du livre de S.F. PLATONOV, parue dans l' « Histoire du monde » de E. Cavaignac. Paris, de Boccardt, t. VII-1 (pp. 469-588) : *La Russie chrétienne* (1931), et t. VIII-4 : *La Russie moscovite* (1932).

(63) SPENGLER : *Das Doppelantlitz Russlands und die deutschen Ostproblemen,* 1922 (dans Politische Schriften. München, C.H. Beck, 1934, pp. 107-126 ; voir p. 122).

(64) SPENGLER : *Le déclin de l'Occident,* trad. française, t. II, p. 291. De même, au chap. 3, par. 16, pp. 412-413, sur le caractère encore **primitif** du sentiment religieux dans les masses populaires russes : « Est-il exact que seuls les Araméens et les Russes possèdent le

génie religieux ? Et que faut-il alors attendre de la Russie future aujourd'hui où, précisément au siècle décisif, l'entrave de l'orthodoxie savante a été coupée ? ».

(65) ID. : *Doppelantlitz,* ibid., pp. 109-110 et 122-123.

(66) ID. : *Doppelantlitz,* ibid., pp. 121-123 passim. On comparera aux indications de Boris NOLDE : *L'ancien régime et la révolution russes.* Paris, A. Colin, 1928.

(67) ID. : *Doppelantlitz,* ibid., p. 110.

(68) La définition des notions morphologiques de la « préhistoire russe » et de la « pseudomorphose pétrinienne » donne lieu, de la part de Spengler, à une démonstration qui n'est pas absolument convaincante : *Le déclin de l'Occident,* tome II, chap. 3, par. 2, pp. 283-291, reprise dans *Das Doppelantlitz Russlands,* ut supra, p. 110 (voir aussi *Déclin,* t. I, pp. 313-314).

(69) Sur l'historien polonais peu connu Félix Koneczny, qui fut professeur aux universités de Vilna et de Cracovie, on consultera les savantes notices d'Anton HILCKMANN : *Felix Koneczny und die Wissenschaft von den Kulturen* (Jahrbuch für das Bistum Mainz, Festschrift Dr. Albert Stohr. Mayence, t. V, 1950, pp. 207-216) et *Feliks Koneczny und die vergleichende Kulturwissenschaft* (Saeculum, Jahrbuch für Universalgeschichte. Freiburg-München, t. III, 1952, pp. 571-602). L'école historique dite « eurasienne » s'est fait connaître en Europe, après la première guerre mondiale, grâce aux publications du prince N.S. TROUBETZKOÏ, par exemple : *L'Europe et l'humanité.* Sofia, Editions russo-bulgares, 1920 (en russe). Excellente mise au point de Otto BÖSS : *Die Lehre der Eurasier,* ein Beitrag zur russischen Ideengeschichte des 20. Jahrhunderts. Wiesbaden, Harrassowitz, 1961 (Veröffentl. des Ost-Europa-Instituts, München, t. 15).

(70) GROUSSET (René) : *L'empire des steppes,* Attila, Gengis-Khan, Tamerlan. Paris, Payot, 1941, cartes ; ID. : *L'empire mongol, première phase.* Paris, de Boccard, 1941, cartes (tome VIII-3 de l' « Histoire du monde » publ. par E. Cavaignac) ; VLADIMIRTSOV (B.) : *Le régime social des Mongols, le féodalisme nomade.* Préface de René Grousset. Paris, A. Maisonneuve, 1948 (Publ. du Musée Guimet, Bibliothèque d'études, t. 52). Une collection d'excellentes cartes historiques, embrassant souvent l'ensemble de l'Asie, est formée par le livre d'Albert HERMANN : *Historical and commercial atlas of China.* Cambridge, Mass., Harvard Univ. Press, 1935, cartes en coul., index.

(71) Ce point de vue sera développé, au deuxième volume, dans mon : *Essai sur les révolutions de l'Asie centrale.*

(72) Voir le chapitre 18 et suivant : *Chronologie des civilisations :* les « pré-cultures », la succession des empires.

Table des matières

Adresser la correspondance au :
Cercle d'Etudes Fédéralistes (c/o R. Hervé - 53-55, avenue du Maine, 75014 Paris)

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 20 JANVIER 1983
SUR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ PARISIENNE
D'IMPRESSIONS - 4, RUE SAULNIER, 75009 PARIS

Le CERCLE D'ÉTUDES FÉDÉRALISTES fondé en 1935, est ouvert à tous ceux qui croient, à la suite de Proudhon, que seule l'application intégrale du principe fédéraliste est susceptible de garantir à la France, à l'Europe et au Monde, un statut pacifique, juste, harmonieux et humain.

Les membres du Cercle se font un devoir de respecter mutuellement leurs opinions et prises de position respectives selon le précepte de tolérance qui est la loi essentielle de la discipline fédéraliste.

Prix : 50 F